

c.2

La Revue Franco-Américaine

Publication mensuelle illustrée

SOMMAIRE:

L'UNIVERSITÉ D'OTTAWA.—La réponse de Monseigneur Duhamel au mémoire irlandais (*suite et fin.*)..... 161

ADRIEN VELY.—La chaire de " Littérature "..... 177

HENRI LAVEDAN,
de l'Académie française.—Scènes de la vie réelle.- Avantle Bal..... 182

J. L. K. LAFLAMME.—Assimilation et religion dans l'État du Maine 188

T. LORD, S. J.—L'enseignement chrétien et la langue française... 201

LÉON KEMNER.—Revue des faits et des œuvres 210

QUE FAUT-IL FAIRE? Enquête par Michel Renouf..... 195

POUR LE NUMÉRO DU MOIS D'AOUT 1911:

ASSIMILATION ET RELIGION DANS L'ETAT DU MAINE,—II.
par J.-L. K.-Laflamme.

PRIX DU NUMÉRO:

CANADA: 15 cents. | ÉTRANGER: 20 cents.

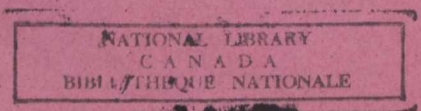
DIRECTEUR

J.-L. K.-LAFLAMME

MONTREAL

SOCIÉTÉ DE LA REVUE FRANCO-AMÉRICAINÉ

MCXXI.



Encourageons les Nôtres!

NOUVEAUTES CANADIENNES:

L'Instruction au Canada sous le régime français, 1635-1760, par l'abbé Amédée Gosselin	\$1.50 franco	\$1.65
Les Rayons du Nord [poésies], W. Chapman88 franco	.95
La Race Française en Amérique, Desrosiers & Fournet60 franco	.68
Feuilles Volantes et Pages d'Histoire, E. Gagnon	1.00 franco	1.08
L'Ame Solitaire [poésies], A. Lozeau88 franco	.95

Galerie Historique canadienne-française, publiée par M. le Dr
N.-E. Dionne, comprenant 8 volumes dont 5 parus jus-
qu'à ce jour. Voici le titre des ouvrages parus:

Pierre Bédard et ses fiis50 franco	.55
Les trois comédies du <i>statu quo</i> ..	.50 franco	.55
Ste-Anne de la Pocatière50 franco	.55
Mgr Forbin Janson50 franco	.55
Chouart et Radisson50 franco	.55

Mère Marie de l'Incarnation, fondatrice des Urselines de Qué- bec, par une religieuse du même ordre ..	\$1.00 franco	\$1.12
Mgr de Pontbriand, par le Vte du Breuil de Pontbriand ..	.85 franco	.95

OUVRAGES DE M. L'ABBÉ CAMILLE ROY:

Nos Origines Littéraires75 franco	.83
Essais sur la Littérature Cana- dienne90 franco	.98
Tableau de l'His. de la Litt. Cana- dienne-française25 franco	.28

NOUVEAUTÉS FRANÇAISES:

La Barrière, Bazin85 franco	.93
L'Etoile du Matin, Retté85 franco	.93
La Robe de laine, Bordeaux85 franco	.93

NOUVEAUTÉS FRANÇAISES POUR LE CLERGÉ:

Le Gouvernement de soi-même, Eymieu, 2 vols. . .	\$1.70 franco	\$1.85
Les Enfants mal élevés, Nicolay85 franco	.93
Le Vieillard, Mgr Bannard	1.25 franco	1.35
Causeries du P. Van Tricht, en 10 vols., se vendent séparément, le vol.75 franco	.85
Catéchisme expliqué par l'abbé Moisset75 franco	.83
Catéchisme expliqué par l'abbé Spirago	1.25 franco	1.35

(Ces deux derniers ouvrages conviennent à tous les diocèses.)

LA LIBRAIRIE DU CLERGE

J. P. GARNEAU

6 rue de la Fabrique, QUEBEC

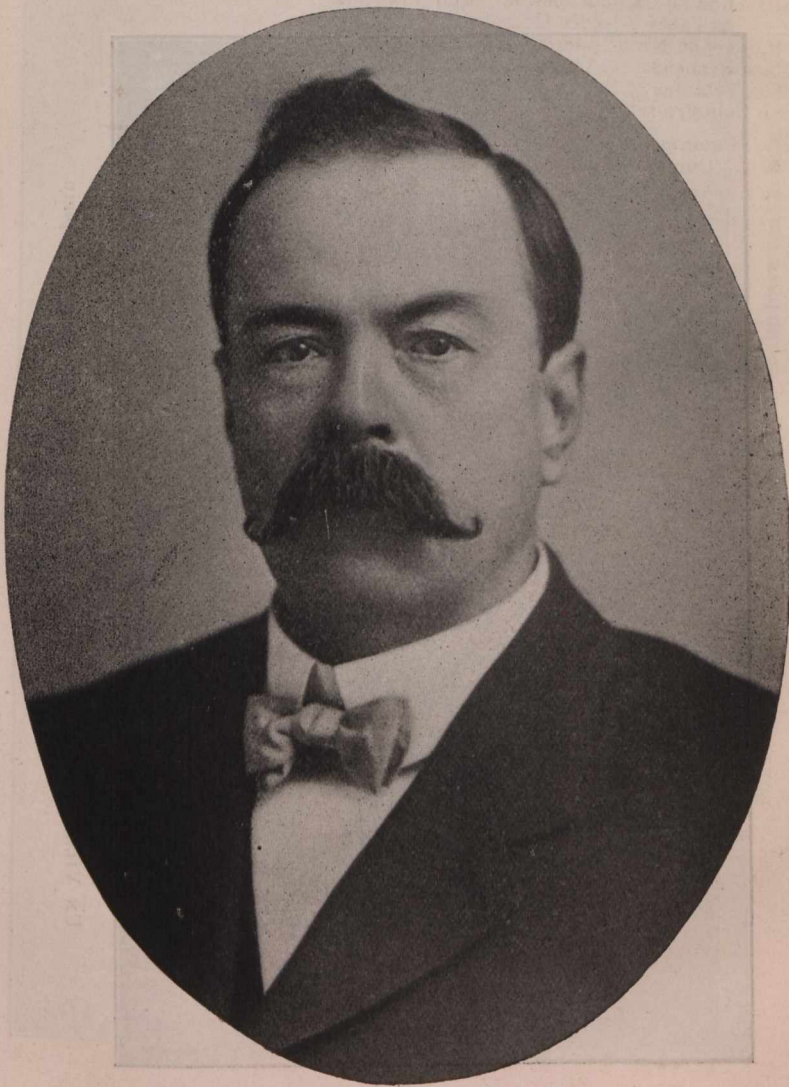
DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE.

L'ILLUSTRATION

Supplément de "La Revue Franco-Américaine"

Vol. VII. No. 3.

Montréal, 1er Juillet, 1911.

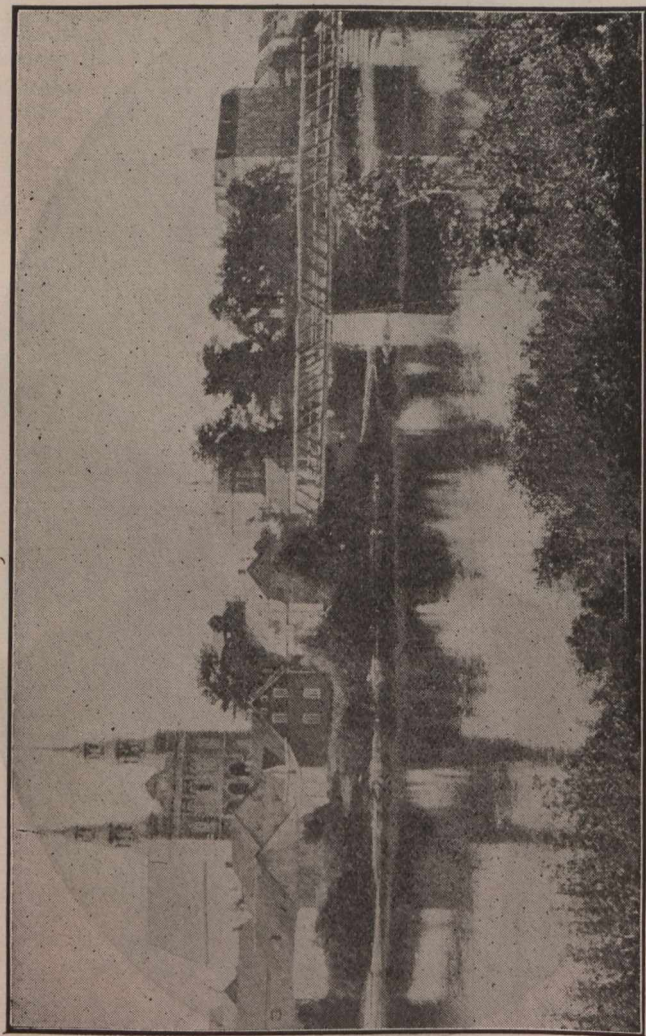


L'HON. J. L. FORTIER

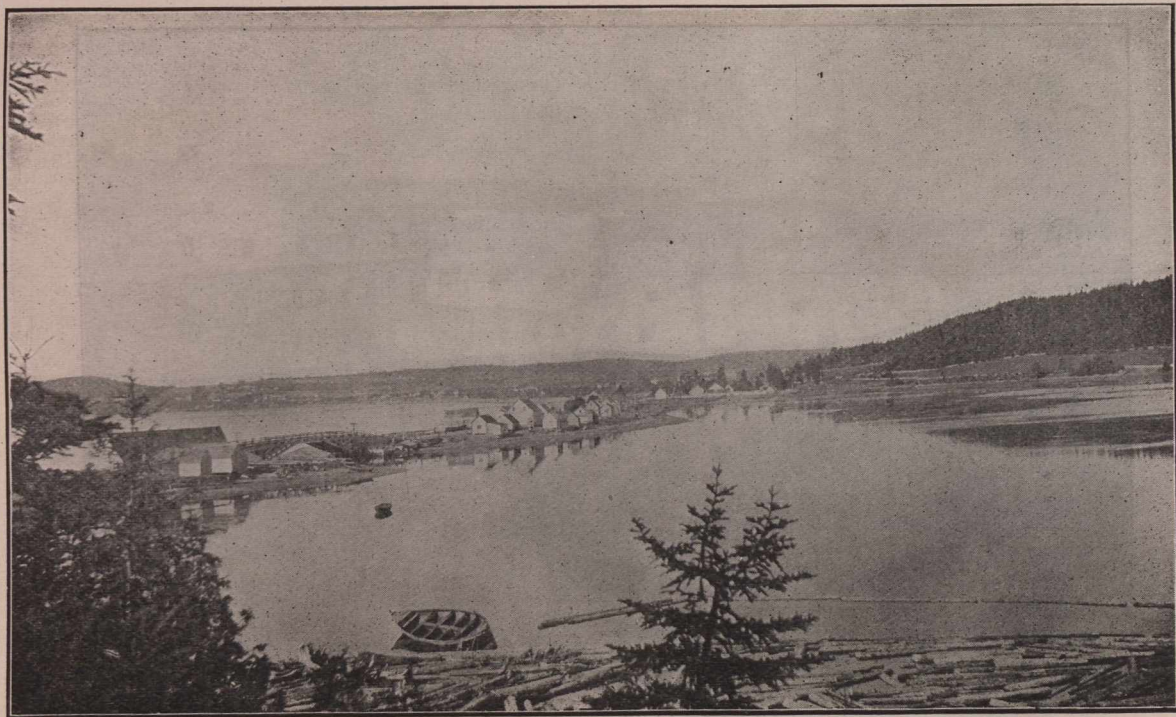
· · · · · Décédé à Waterville, Maine, le 4 juin 1911

VUES CANADIENNES

[Vignettes reproduites des intéressantes brochures "*Vastes champs*,"
publiées par M. Alfred Pelland, publiciste du département de la
colonisation, à Québec.]



UN VILLAGE TYPE CANADIEN-FRANÇAIS, Saint-Stanislas de Champlain.



PORT DANIEL, CÔTE DE BONAVENTURE.—Banc traversant la baie.



185 COUVENT DES URULINES

QUÉBEC—Couvent des Ursulines.

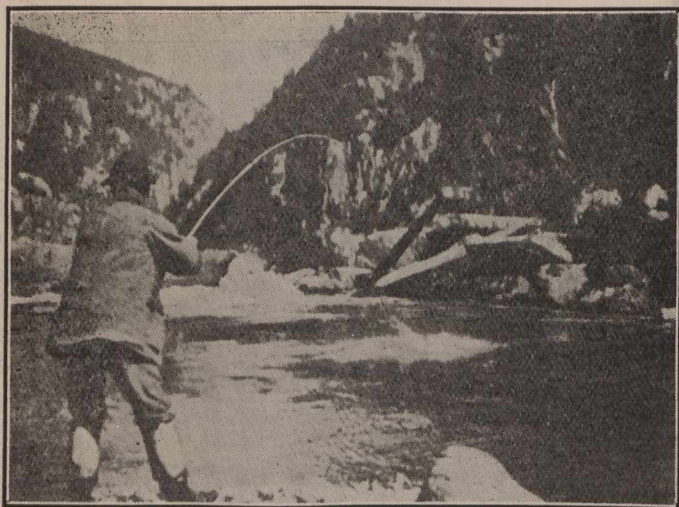


MONTREAL.—L'école technique établie par le gouvernement de la province de Québec.

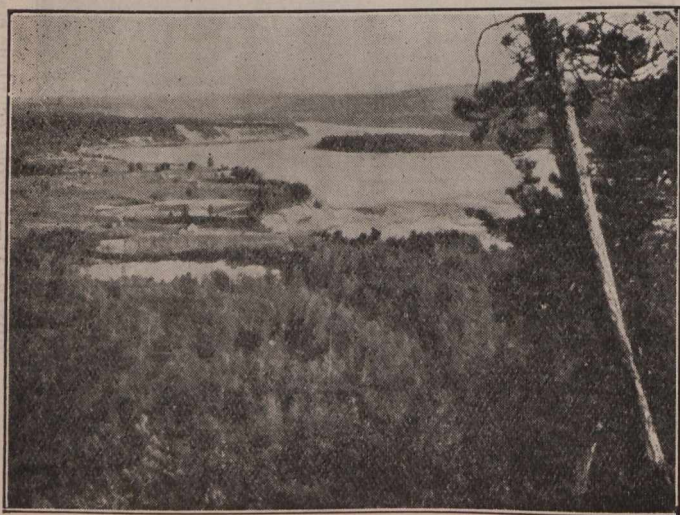
1870-1871 - Rue Saint-Jacques

1870-1871 - Rue Saint-Jacques

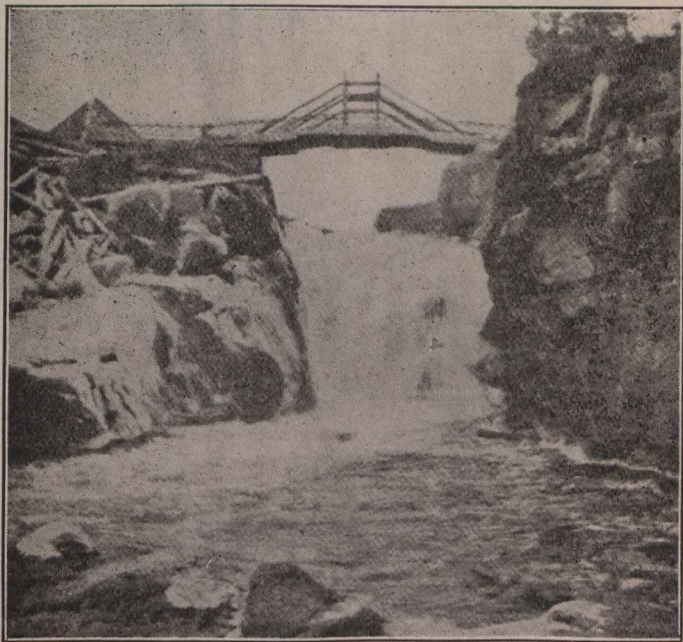
LA VIE AU GRAND AIR



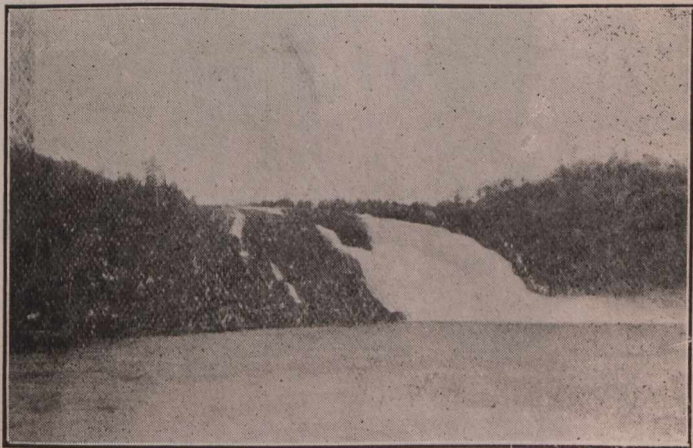
LAC ST-JEAN—Pêche à la ouananiche.



LA TUQUE—Vue panoramique.



MATTAWINIE—Chute Roberval sur la rivière Mattawin.



RÉGION LABELLE—Grande chute sur la rivière du Lièvre.



LE NOUVEAU QUÉBEC—Vue du rap' de de la rivière des Quinze.

L'Université d'Ottawa

La réponse de Mgr Duhamel au mémoire irlandais (1)

(Suite)

Quelle est, aujourd'hui, la proportion des élèves de langue anglaise et de langue française ? Voici les chiffres qui me sont fournis par le Père Recteur de l'Université. Il y a 224 élèves de langue française dont cent trente appartiennent à la province ecclésiastique d'Ottawa, dont le territoire s'étend beaucoup plus dans la province civile de Québec que dans celle d'Ontario, 79 viennent des autres parties du Canada, et 15 des Etats-Unis d'Amérique.

Il n'y a que 146 élèves de langue anglaise, dont 63 de la province ecclésiastique d'Ottawa, 1 seul du diocèse de Toronto, 12 de celui de Kingston, 10 de celui de Peterborough, 1 seul du diocèse de Hamilton, 22 des autres parties du Canada, et 34 des Etats-Unis d'Amérique.

Il y a dont actuellement, 78 élèves de langue française de plus que de langue anglaise. Depuis que le collège est devenu Université, les élèves français ont augmenté de cinquante à deux cent vingt quatre, soit de cent soixante-quatorze, et les élèves anglais de cent à cent quarante six soit seulement de 46.

Il est évident que les catholiques de langue anglaise des provinces ecclésiastiques de Toronto et de Kingston ne considèrent pas l'Université d'Ottawa comme le collège où ils doivent envoyer leurs enfants, car il n'y en a que vingt sept en tout qui y viennent recevoir l'instruction.

Il en vient presque autant des autres parties du Canada, c'est-à-dire vingt-deux et plus des Etats-Unis, c'est-à-dire trente-quatre, en tout cinquante six.

(1) (Pour ce mémoire irlandais, voir le numéro de mai de la *Revue*.)

Si l'Université d'Ottawa devait être anglaise, ce ne serait donc pas tant pour les catholiques anglais, ou plutôt irlandais des provinces de Toronto et de Kingston, mais surtout pour ceux d'ailleurs puisque ceux-ci sont plus du double de ceux de ces provinces ecclésiastiques en dehors de ceux d'Ottawa.

Les archevêques et évêques d'Ontario ne verraient pas d'un bon oeil leurs diocésains venir en grand nombre à l'Université d'Ottawa. Ils auraient raison, car leurs propres collèges n'auraient plus alors le nombre d'élèves voulu pour les maintenir. C'est probablement pour cette raison qu'ils n'ont pas voulu affilier à l'Université d'Ottawa leurs collèges.

Afin de bien entrer dans l'esprit du S. Siège, l'Université d'Ottawa a demandé à la Législature d'Ontario de lever l'empêchement légal qu'elle avait créé, en 1885, l'empêchement d'affilier des collèges de la province d'Ontario. Son désir était de rendre aux collèges catholiques de cette province le service de permettre à leurs élèves d'obtenir les grades académiques, sans avoir recours à une université protestante. Tout ce qu'elle a obtenu, en 1891, a été de pouvoir s'affilier les collèges qui n'étaient pas, à cette date, affiliés à l'université protestante de Toronto. Cette clause est un obstacle à l'affiliation du Collège St-Michel de Toronto. Cependant, les autres institutions n'ont pas davantage exprimé le désir de s'affilier.

La Congrégation des Oblats a fait preuve, dans cette circonstance, comme dans toutes les autres, de son obéissance au S. Siège. Elle a eu recours à la Législature pour faire lever le seul obstacle existant à l'affiliation des autres collèges d'Ontario. Elle a fait tout ce qui était possible de son côté.

Le passage que les signataires du *mémoire* citent du Bref érigeant le Collège d'Ottawa en université, ne prouve nullement leur prétention. En effet, cette partie du Bref règle uniquement ce qui suit: 1° L'Archevêque d'Ottawa doit toujours être le chancelier apostolique; 2° L'Archevêque d'Ottawa et les autres évêques de la province ecclésiastique

de Toronto (maintenant divisée en province de Toronto et province de Kingston) qui affilieront à l'Université leurs séminaires, leurs collègues et autres institutions semblables, devront voir à ce que l'enseignement soit en tout conforme à la vraie et saine doctrine catholique: "ut..... rectae sa-naeque doctrinae tuendae in eadem Universitate praesint"; 3° Comme le fait l'Université de Québec (Laval), l'Université d'Ottawa comptera parmi ses élèves, ceux qui étudient dans les collèges affiliés, et leur accordera les mêmes privilèges qu'elle octroie à ceux qui suivent ses cours à Ottawa. Les droits de l'Archevêque d'Ottawa sont tout à fait sauvegardés et d'autant mieux qu'il est revêtu de l'autorité supérieure en sa qualité de chancelier apostolique. Or, le droit, ou encore mieux le devoir sacré de l'Archevêque est, avant tout, de faire donner à la jeunesse du diocèse l'instruction et l'éducation qui lui permettra, non seulement d'apprendre à vivre chrétiennement, mais aussi à pouvoir arriver à se créer une honnête existence, soit dans les métiers, soit dans le commerce, soit dans les professions libérales, etc., soit particulièrement à l'état religieux ou à l'état ecclésiastique. C'est dans son collège diocésain qu'il doit trouver ceux qui, ayant une vocation au sacerdoce, doivent être préparés à exercer, avec fruit pour les âmes, le saint ministère; c'est dans son collège et son grand séminaire qui est partie de l'Université, qu'il doit les faire instruire afin que, devenus prêtres, ils puissent convenablement administrer les paroisses de son diocèse, et parler, comme il convient, les langues en usage parmi les paroissiens. Or, la très grande majorité des catholiques du diocèse d'Ottawa est de langue française. Je vais donner les chiffres qui le prouvent. Ce sont ceux qui lui sont fournis par les curés tant les Irlandais que les Français.

La population actuelle totale est 139,685, soit 25, 064 familles, en 1901. Le nombre des familles canadiennes-françaises est de 20,441, et celui des familles de langue anglaise n'est que de 4,623. Il y a donc 15,818 familles canadiennes-françaises de plus que de familles parlant l'anglais, et personne n'ignore que les familles canadiennes-françaises ne

sont surpassées en nombre chez aucun peuple du monde.

Il est utile d'ajouter que ce sont les Canadiens-Français qui s'accroissent le plus et le plus vite. Je le prouve.

En 1891, la population totale du diocèse d'Ottawa n'était que de 118,373, toujours d'après le recensement des curés, c'est-à-dire de 21,183 familles dont 16,669 familles canadiennes-françaises et 4,514 familles de langue anglaise. Il y avait déjà 12,155 familles canadiennes-françaises de plus que de familles anglaises.

Donc, dans les dix dernières années, le nombre des familles canadiennes-françaises s'est accru de 3,772, tandis que le nombre de familles de langue anglaise ne s'est accru que de cent neuf.

L'Archevêque d'Ottawa est donc tenu en conscience à se refuser à reconnaître l'Université d'Ottawa comme université anglaise, car il a le devoir strict d'assurer l'instruction des Canadiens-Français, tout en offrant les mêmes avantages à ses diocésains de langue anglaise. Il ne manque pas de le faire, puisque l'enseignement se donne en anglais dans le cours où il se donne en langue vulgaire. Pourtant, il faut bien le dire, le nombre des Canadiens-Français devenant de plus en plus considérable, il est urgent de doubler les cours, c'est-à-dire de faire donner l'enseignement en français aux Canadiens-Français, et en anglais aux Irlandais. C'est ce qu'il faut faire sans retard. Il y a même déjà un commencement d'exécution de ce plan qui s'impose, étant donné la proportion des Français aux Anglais—de 224 à 146.

Un autre point important à noter est celui-ci. La population catholique totale d'Ontario, d'après les recensements officiels faits par le Gouvernement Fédéral, était, en 1891, de 258,300, et, en 1901, de 290,355, l'accroissement des catholiques pendant ces dix années n'a été que de 32,055. Or, d'après les mêmes recensements, la population catholique de langue française étant, en 1891, de 101,123, et, en 1901, elle était de 161,368. Elle a donc augmenté de 60,245. Or comme la population catholique totale ne s'est accrue que de 32,055, la population catholique de langue anglaise a,

par conséquent, diminué de 28,190. L'Archevêque d'Ottawa regrette de constater cette diminution de la population irlandaise, car il reconnaît ses nobles qualités, sa grande foi, sa générosité pour les oeuvres catholiques, au moins quand il s'agit d'oeuvres dont les Irlandais bénéficient.

Il est donc de toute évidence que l'Archevêque d'Ottawa ne peut pas mettre à l'arrière plan, encore moins à la porte de l'Université, les Canadiens-Français, ni les professeurs et directeurs français. Les Irlandais devraient être plus satisfaits de la part si large qu'on leur fait à l'Université.

Il n'y a absolument aucune expression dans les Constitutions ou statuts donnés par le S. Siège à l'Université d'Ottawa, qui puisse donner l'idée que Sa Sainteté ait voulu en faire une université anglaise. Toujours elle est appelée uniquement université catholique. Il n'est jamais dit, ni dans le Bref, ni dans les Constitutions, que l'enseignement sera donnée dans une langue plutôt que dans l'autre.

Le Saint Siège a bien voulu donner des Constitutions propres pour les facultés de philosophie, de théologie, de droit canonique pour un cours supérieur, mais il a laissé aux autorités universitaires à régler le détail des programmes à suivre, etc..... dans le cours classique, comme dans le cours commercial.

Je le répète, il n'a jamais été question, à Rome, d'établir une université anglaise. Puisque la charte civile avait été accordée principalement en vue des avantages qu'offrirait aux Canadiens-Français l'Université d'Ottawa, le Saint Siège, s'il avait voulu que cette université fut anglaise, et changer ainsi sa destination, il l'aurait certainement dit soit dans le Bref d'érection, soit dans les Constitutions, soit dans un autre document. Il ne l'a pas fait.

Cependant, comme le Saint Siège est toujours généreux dans les privilèges qu'il accorde, il a voulu étendre ceux de l'Université d'Ottawa, ainsi qu'il l'a fait pour celle de Laval. Aussi, de même que l'Université de Québec a le droit de s'affilier des collègues et séminaires des provinces ecclésiastiques de Québec et de Montréal, celle d'Ottawa

peut aussi s'affilier les collèges et séminaires, non seulement de la province ecclésiastique d'Ottawa, tant dans l'Ontario que dans la partie provinciale de Québec, qui lui appartient mais aussi dans les provinces ecclésiastiques de Toronto et de Kingston. De plus, comme les évêques des provinces de Québec et de Montréal forment le conseil de haute surveillance de l'Université Laval, les évêques des provinces de Toronto et de Kingston peuvent être admis au conseil de haute surveillance de l'Université d'Ottawa, mais à la condition expresse *sine quâ non* d'affilier leurs collèges à cette institution. S'ils le font, les élèves de leurs établissements auront les mêmes privilèges que ceux qui fréquentent les cours d'Ottawa, et pourront recevoir des diplômes, des grades, etc. Ces archevêques et évêques n'ont pas jugé à propos de se prévaloir de ce privilège. Je n'ai pas à en rechercher les raisons. Je constate seulement le fait. N'est-ce pas une preuve très probante que ces vénérés Prélats n'ont jamais compris que cette université était érigée canoniquement pour l'avantage exclusif de la population de langue anglaise. Aussi je ne puis trop hautement protester contre la démarche de quelques Irlandais d'Ottawa dont les prétentions exorbitantes n'ont aucun fondement. Est-il nécessaire d'ajouter que les catholiques de langue anglaise d'Ontario n'ont jamais exprimé de telles prétentions, non plus que les évêques eux-mêmes. Ces vingt-quatre Irlandais d'Ottawa portent donc des accusations injustes en disant que les ordres et la direction du Saint Sièges n'ont pas été suivis.

En citant la conclusion du Bref, qui est la formule démontrant et donnant toute l'autorité de ce qui est réglé dans le document, ils ont montré ou une grande malice ou une grande ignorance ; car, ils l'ont dit dans les journaux, ce passage prouvait que les autorités universitaires avaient désobéi à un ordre exprimé avec une solennité toute particulière.

Dans le discours prononcé à l'occasion de l'inauguration de l'Université d'Ottawa, le Père McGuckin, O. M. I., alors recteur, fait l'éloge des anglais catholiques, et leur indique

ce qu'ils ont à faire dans l'avenir. Il s'efforce de leur faire comprendre la nécessité d'une instruction catholique supérieure, et leur dit que l'Université d'Ottawa est ouverte à tous les catholiques de langue anglaise, non seulement de la province d'Ontario, mais encore de tout le " Dominion " du Canada, et les invite à profiter des avantages qu'elle leur offre.

Il est hors de doute pour tout homme de bonne foi, qu'il n'a pas dit, comme l'insinuent les auteurs du Mémoire que l'Université est anglaise. Cependant il lui est échappé un mot, dont ces messieurs abusent étrangement. Le voici : " Nos coréligionnaires parlant le français ont leur université, la plus ancienne, l'illustre et savante université catholique de Laval. Ce que Laval est à Québec, l'Université d'Ottawa devrait le devenir pour Ontario, même pour tout le Dominion, un foyer du mouvement intellectuel catholique." C'est sur ce passage du discours qu'ils s'appuient pour prétendre qu'il a annoncé officiellement que l'Université était anglaise. Toutefois, il n'y a, dans cette partie de son discours, qu'une invitation très chaleureuse adressée aux catholiques de langue anglaise, à donner encore plus que par le passé, à l'Université, tous les encouragements possibles.

Malgré cette invitation, les catholiques de langue anglaise de la province d'Ontario, n'ont actuellement, à l'Université d'Ottawa, que vingt-sept élèves.

Quelques temps après l'inauguration de l'Université, un des assistants généraux du supérieur de toute la Congrégation des Oblats vint à Ottawa, et, dans l'acte officiel de sa visite, il écrivit ce qui suit : " Il est de toute évidence que le Collège ne doit se nommer anglais, ni français, puisqu'il est l'un et l'autre à la fois, c'est-à-dire ni l'un ni l'autre exclusivement. Plus que jamais il est catholique depuis qu'il a été érigé par Sa Sainteté Léon XIII, en université pour la jeunesse catholique. Il faut donc éviter, dans tout acte officiel, de le désigner sous le nom d'institution anglaise ou française."

Ce Père Visiteur parlait au nom du Supérieur Général et

donnait un ordre. Si quelque Oblat a parlé dans un sens différent, il a manqué à l'obéissance religieuse, sans pourtant faire de l'Université d'Ottawa une université anglaise.

Ce que les signataires du mémoire rapportent du discours de Mgr Paquet ne peut en aucune façon être interprété dans le sens qu'ils y attachent. Mgr Paquet dit que l'affirmation qui avait été faite, à savoir, que Laval était la mère d'Ottawa devait être niée; que Laval n'était pas la mère mais bien la sœur de la nouvelle université.

Par quel procédé de logique ces messieurs tirent-ils la conclusion que Mgr Paquet veut dire que l'Université Laval est française et l'Université d'Ottawa anglaise? Depuis quand deux sœurs ayant le même père et la même mère, peuvent-elles appartenir à deux races différentes? Mgr Paquet a cependant eu le soin de dire que les deux universités ont le même Père-le Pape-- et la même mère, --l'Eglise.-- Evidemment, ces messieurs sont à bout d'arguments s'il est possible qu'ils soient de bonne foi.

Le juge Curran se trompe sur ce qu'avait en vue le fondateur du Collège d'Ottawa, comme il est prouvé plus haut, mais les circonstances le forcent à proclamer hautement lui-même que le français doit avoir une place éminente dans cette institution.

Le savant juge connaît très bien lui-même les deux langues ayant fait ses études au Collège d'Ottawa, en même temps que moi. Notre vieille amitié ne s'est jamais ralentie. Je ne crois pas qu'il eut jamais voulu signer le mémoire en question, pas plus que d'autres Irlandais qui ont refusé de le signer.

Puisque, pour suivre le mémoire, il faut le répéter, je dis que l'Université d'Ottawa n'a jamais été fondée particulièrement pour les catholiques de langue anglaise, mais bien particulièrement pour l'avantage des Canadiens-Français.

La preuve qu'ils prétendent trouver dans la brochure publiée à l'occasion de l'inauguration de la magnifique construction appelée Salle des Sciences, s'y trouve si peu

qu'elle n'y est pas du tout. D'abord il n'est pas possible que le recteur de l'Université ait voulu désobéir ouvertement à l'ordre donné par le Visiteur des Oblats, de ne jamais désigner cette institution comme anglaise ou française. Tout ce qu'il dit c'est que l'anglais est la langue parlée dans les classes aux élèves du cours où l'enseignement se donne dans une langue vulgaire, et que l'institution jouit des privilèges des autres universités. Puis il ajoute: "En vue de ces avantages, il est naturel que les catholiques qui désirent que leurs fils ou la jeunesse de leur race, soit éduquée, instruite en anglais, devraient considérer l'Université d'Ottawa comme existant spécialement pour eux."

Il n'est question que des catholiques, quelle que soit leur langue, qui veulent faire apprendre l'anglais à leurs enfants, et, pour qu'il n'y ait pas d'erreur et de méprise possible, le Recteur appuie sur le fait que les anciens élèves ont atteint des positions élevées et enviabiles. Cela est vrai tout aussi bien des Canadiens-Français que des Irlandais et c'est là encore une preuve que l'Université n'a manqué en rien à ses devoirs vis-à-vis ses élèves, tant d'une race que de l'autre. Est-ce que, par hasard, ces messieurs voudraient que les seuls catholiques du Canada central qui ont abandonné leur langue pour parler l'anglais arriveraient à de hautes positions?

Ce qui suit, dans le Mémoire, est pour prouver qu'il n'y a à l'Université d'Ottawa, que quelques professeurs dont la langue maternelle est l'anglais. Il y a du vrai en cela. Mais je dois dire que les Irlandais, en abandonnant leur langue à eux, n'ont pas acquis le privilège exclusif de parler l'anglais et d'être les seuls à le bien parler. Ils n'ont pas le monopole de cette langue et les Canadiens-Français qui ne veulent à aucun prix perdre leur langue peuvent apprendre et, de fait, apprennent à parler et à écrire l'anglais tout aussi bien que les Irlandais.. C'est là un fait bien connu et bien établi. Nous en trouvons partout au pays et aux Etats-Unis, dans toutes les positions, dans toutes les classes de la société et jusque dans le Parlement Fédéral. Qu'on ne dise pas qu'ils ont un accent étrange, qu'on les reconnaît pour

des Français, ce qui est loin d'être toujours vrai ; car on peut en dire autant des Irlandais qui ont, eux aussi, un accent particulier appelé Brogue, plus ou moins prononcé chez les individus, qui les fait facilement reconnaître pour des Irlandais. Il en est ainsi des Écossais, des Américains, des Anglais eux-mêmes, car en Angleterre même, il y a une légère différence de prononciation dans les différentes parties du pays.

Combien de fois n'ai-je pas entendu les Irlandais rire de la prononciation des Anglais arrivant d'Angleterre et dire que ce sont les Irlandais qui prononcent mieux l'anglais.

Les professeurs français de l'Université parlent convenablement l'anglais, et ils peuvent soutenir la comparaison avec n'importe quel professeur irlandais sous le rapport de la science, des aptitudes de l'enseignement.

Parmi les professeurs il y a des Oblats venus de France, dont plusieurs ont étudié à Rome. Ce sont ceux-là qu'on traite d'étrangers et qu'on dit ne pas être sympathiques à l'esprit national du Canada.

Il faut regarder son crucifix pour contenir son indignation en lisant pareille insulte, pareille accusation.

Les missionnaires, venus de France, n'ont jamais été considérés comme des étrangers au Canada, ni par l'Église, ni par l'État. Ce sont ces missionnaires, et il faut mettre au premier rang les Oblats de Marie Immaculée, qui ont puissamment aidé les évêques et le clergé séculier dans l'œuvre de l'instruction, de l'éducation, de la colonisation et de la civilisation. Non seulement les évêques de langue française les ont invités à fonder, dans leurs diocèses, des missions et des collèges, mais les évêques de langue anglaise ont dû et doivent encore recourir à leur zèle, à leur dévouement, pour desservir les missions les plus pauvres et maintenir les collèges.

Ce sont les Pères de Saint-Basile qui sont à la tête des deux grands collèges catholiques à Toronto et à Sandwich. Ces pères appartiennent à une congrégation dont la maison mère est en France. Ce sont les Pères de la Résurrection

qui dirigent le Collège Saint-Jérôme, à Berlin, diocèse d'Hamilton, et leur maison mère est en Europe. Pour l'évangélisation des sauvages, les évêques de langue anglaise doivent recourir au ministère des Français ou des Canadiens-Français. Et les signataires du Mémoire appellent ces missionnaires qui quittent tout, pays et famille, pour vivre et mourir au Canada, des étrangers.

L'Etat fait des dépenses énormes pour attirer les Européens, des Irlandais d'Irlande, tout aussi bien que d'autres colons pour en faire des citoyens, et il les traite comme tels. Et voilà quelques Irlandais qui considèrent comme des étrangers ces vénérables missionnaires, ces professeurs distingués du Collège d'Ottawa, qui ont obtenu les plus hauts grades à l'Université Grégorienne, qui sont venus se fixer en ce pays, pour travailler à son progrès moral, intellectuel et religieux avec un zèle, une abnégation, un dévouement qui ne peuvent être surpassés.

Il est également injuste de dire que ces professeurs n'ont pas de sympathie pour l'esprit national du Canada. Si ces messieurs entendent par esprit national du Canada l'esprit qu'ils manifestent dans leur écrit, il est vrai que les Français et les Canadiens-Français s'y opposeront toujours; car c'est un esprit détestable. Heureusement pour la paix du pays, que la masse des irlandais n'a pas cet esprit. Je le répète ici, les Irlandais, laissés à eux-mêmes, ont un esprit plus catholique que celui que viennent de montrer les vingt-quatre signataires du Mémoire. On m'assure qu'ils ont essayé d'obtenir un plus grand nombre de signatures sans pouvoir réussir.

Ces messieurs citent les noms de plusieurs Oblats irlandais qui ont été transférés dans d'autres maisons de la Congrégation.

Je ne connais pas les raisons qui ont mis les supérieurs dans l'obligation de faire les changements dont on se plaint; mais je puis dire que celles que je connais étaient certainement suffisantes, et qu'aucun père n'a été changé simplement parce qu'il était Irlandais, pas plus que les pères français ou canadiens-français ne l'ont été parce qu'ils

étaient Français. A l'occasion du départ de l'un de ceux-ci, un père français, des canadiens-français ont été sur le point de faire une démonstration publique; mais, par bonheur, ils ont suivi mon conseil de ne pas intervenir dans les décisions des supérieurs religieux qui ne peuvent faire connaître au public les raisons toujours suffisantes et parfois très graves, qui les forcent à faire des changements.

Il est faux, et par conséquent injuste, de dire que les autorités universitaires n'ont pas offert aux catholiques de langue anglaise tous les avantages que peut assurer une université. Si j'avais un reproche à leur faire ce serait plutôt d'avoir visé à donner satisfaction aux Irlandais de préférence aux Canadiens-Français, et de s'être laissé dominer par un esprit trop irlandais. Plus d'une fois j'ai dû faire taire les susceptibilités d'un certain nombre d'individus, de mes prêtres séculiers, et les supplier de ne pas faire entendre de plaintes.

Il n'est pas permis d'oublier que la plus grande majorité des élèves est de langue française, et que les Canadiens-Français sont les seuls qui augmentent en nombre parmi les catholiques d'Ontario, les catholiques de langue anglaise ayant diminué de 1891 à 1901 de 28,190, et les Canadiens-Français ayant augmenté de 60,245.

Les signataires du Mémoire sont enfin forcés d'avouer eux-mêmes que c'est le départ du Père M. F. Fallon qui leur fait faire leur démarche. Ils l'admettent dans le 3ième paragraphe de la page 7 de leur Mémoire. Rien n'aurait été fait si ce Père était resté curé de Saint-Joseph.

Tout ce qu'ils disent sous forme de plainte, de critique, d'accusation est une injustice criante. Je ne crains pas d'affirmer que l'Université d'Ottawa a su si bien préparer ses élèves irlandais, que parmi eux il y a eu et il y a des ministres, des magistrats, etc., et les plus savants, et les plus brillants d'entre eux, ont eu des professeurs français dans les plus hautes classes de leurs cours.

Donc, s'il y a des catholiques irlandais, et il y en a, qui envoient leurs enfants aux collèges protestants, la

faute n'en est pas aux autorités universitaires pas plus qu'aux professeurs et directeurs des autres collèges catholiques d'Ontario.

Ces messieurs parlent toujours comme si l'Université d'Ottawa était le seul collège catholique d'Ontario. C'est encore une fausseté. S'il était vrai, ce qui n'est pas, que le Collège d'Ottawa ne donne pas aux catholiques irlandais d'Ottawa entière satisfaction, ils n'auraient qu'à envoyer leurs enfants au Collège Saint Michel, à Toronto, ou à celui de Sandwich, diocèse de London, ou à celui de Berlin, diocèse d'Hamilton, ou encore à celui de Regiopolis, à Kingston.

L'injustice de ces messieurs paraîtra peut-être encore mieux par la citation que je vais faire de quelques passages d'un discours qu'a prononcé au banquet de la Saint-Patrice, un des élèves de l'Université d'Ottawa, M. J. J. McDonald, qui n'est pas français. Il termine son cours cette année.

“Veuillez m'écouter quelques instants, pendant que je vais humblement essayer de louer une institution qui n'a pas pourtant besoin de l'être, tant ses mérites sont bien connus. Je veux parler de l'Université d'Ottawa..... c'est un honneur et une distinction pour tout élève, ancien ou nouveau, de reconnaître en son Alma Mater une institution qui tient un premier rang parmi les grandes universités catholiques.” Il passe ensuite en revue tous les avantages qu'offre l'Université d'Ottawa, et il ajoute: “Parmi les nombreux avantages déjà mentionnés, il en est un autre d'une très grande importance, et c'est cette heureuse association et réunion d'élèves de divers pays. Il y en a qui reconnaissent l'Irlande comme leur patrie (Home), d'autres les champs ensoleillés de France, et d'autres encore les différentes provinces de ce beau Canada et les divers états de la République voisine, et même les douces collines de l'Ecosse; et cependant tous sont unis sous le même toit par les liens sacrés d'une affection fraternelle, comme il convient aux enfants d'une même Alma Mater. Une question se pose naturellement: comment pouvons-nous nous ac-

quitter envers notre Alma Mater ? Je répondrai que nous ne le pourrons jamais complètement, mais nous le pourrons partiellement en demeurant toujours fidèles à ses instructions et à ses admonitions, fidèles à nos devoirs religieux et sociaux. Qu'une prospérité croissante soit accordée à ceux qui ont en mains les destinées de cette Université." (University of Ottawa Review, March 1902). Voilà de nobles paroles qui ont dû faire monter le rouge au front des sept ou huit anciens élèves de l'Université qui ont apposé leur signature au mémoire.

Après tout ce que je viens d'écrire, il est facile de voir que les accusations portées contre les autorités de l'Université d'Ottawa n'ont pas un fondement solide, et que les signataires du mémoire sont aveuglés par leur dépit de n'avoir pas réussi à garder le Père M. F. Fallon comme curé de S. Joseph.

Je m'abstiens de qualifier l'audace qu'ils ont eue d'accuser les Oblats de n'avoir pas obéi au S. Siège et d'avoir violé leur promesse de faire du Collège d'Ottawa une université anglaise.

Mais leur audace n'a plus de nom quand ils demandent que la charte de l'Université soit remise à un autre *corps* catholique, ce qui veut dire des laïques, lorsque Sa Sainteté a maintenu à sa direction la très militante Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée, pour les raisons exprimées dans le Bref d'érection de cette Université.

Qu'ils ne disent pas qu'ils n'ont pas le désir de diminuer les avantages exceptionnels que les Canadiens-Français trouvent à l'Université d'Ottawa. Leur désir est connu. Mais que voulaient-ils dire lorsqu'ils affirmaient que l'université Laval suffisait aux besoins de la population française ?

Je ne peux pas plus accepter leur conclusion que je n'ai admis la vérité de leur affirmation, à savoir, que l'Université d'Ottawa ait jamais été ou doive être une université anglaise.

J'ai prouvé à l'évidence que :

1° Le Collège d'Ottawa a obtenu sa charte d'Université

de l'Etat pour l'avantage particulier de la population catholique française d'Ottawa et des comtés avoisinants, c'est-à-dire du Canada Central.

2° Sa Sainteté en accordant au dit Collège la reconnaissance canonique, n'a pas voulu enlever aux Canadiens-Français les droits déjà acquis ;

3° Il n'a jamais été par conséquent dans son intention d'ériger une université anglaise à Ottawa ;

4° Ni le Bref d'érection ni les Constitutions ou Statuts ne contiennent un seul mot, une seule expression dans le sens du Mémoire auquel je répons.

5° Le nombre des élèves canadiens-français allant toujours en augmentant il serait injuste à l'égard de la population catholique française de déclarer maintenant que le Collège d'Ottawa est une université anglaise ;

6° La Congrégation des Oblats a donné toute son attention aux besoins de ses élèves, au moins autant à ceux de langue anglaise qu'à ceux de langue française ;

7° Cette congrégation s'est imposé des sacrifices énormes, pour faire construire les immenses bâtisses de l'Université et pour lui préparer des professeurs tout-à-fait capables et à la hauteur de leur position. Personne n'ignore qu'elle a, à Rome, un scolasticat d'où sont venus des professeurs savants.

Je sais que la grande préoccupation des Oblats a été de former des sujets irlandais pour l'université d'Ottawa afin d'empêcher les crialleries d'un certain nombre qui n'a pas d'autre moyen de se faire valoir, ou d'arriver à des fins politiques, ou à s'assurer quelque position, que de se plaindre, d'accuser et de croire à l'injustice.

Ce n'est pas la faute des supérieurs s'ils n'ont pas réussi à en préparer un plus grand nombre, ou à garder à l'Université tous ceux qu'au prix de tant d'argent et de soucis, ils croyaient disposés à rester professeurs.

Quand ils n'ont pas eu, parmi les membres de leur Congrégation assez de sujets capables d'enseigner l'anglais, ils se sont imposés de nouveaux sacrifices pour s'assurer les

services de prêtres séculiers et de laïques Irlandais très aptes à l'enseignement.

La réputation déjà faite à l'Université d'Ottawa, les succès de ses élèves, le bien qu'elle a opéré dans le passé, sous la direction des Oblats de Marie-Immaculée, m'est une sûre garantie que l'Université d'Ottawa réalisera de plus en plus, les espérances que peuvent former sur elle la Sainte Eglise du Christ, le Saint-Siège, l'Archevêque d'Ottawa, le clergé et les catholiques de la province ecclésiastique d'Ottawa, et même des provinces de Toronto et de Kingston, à la condition d'être toujours, non une université anglaise, mais bien, dans toute la rigueur du mot, l'Université Catholique, que l'a faite notre glorieux Pontife et Père, Sa Sainteté Léon XIII, dont je souhaite ardemment, avec tous mes diocésains prêtres, religieux et laïques, que les jours soient encore longtemps prolongés.

Le tout humblement soumis.

Je baise la pourpe romaine et la Main de Votre Eminence dont je demeure, Eminentissime Seigneur, le très humble et très obéissant serviteur.

J. Thomas, Archev. d'Ottawa.

La chaire de "Littérature"

Le mot est de mon spirituel confrère M. Clément Vautel. Pour lui, la littérature est à la littérature ce que le pathos est à l'éloquence. La *littérature* se distingue par l'emploi des mots sonores, prétentieux et impropres. Elle révèle tout ensemble, chez un scripteur, de l'ignorance, de la témérité, de l'inconscience et le goût du ronron. Elle sévit aujourd'hui d'une manière générale dans la littérature, et, surtout, parmi la presse. Il ne lui manquait plus que la consécration officielle ; elle va l'avoir. Je suis, en effet, autorisé à annoncer aux *lecteurs* du *Gaulois* la création d'une chaire de *littérature* au Collège de France.

Car ce sera la grande nouvelle de demain. Le ministre de l'instruction publique avait laissé dire qu'il comptait remplacer la chaire d'hébreu, qui disparaît faute d'élèves, par une chaire de langue et de littérature provençales. On sait, en effet, que M. Maurice-Faure est tellement du Midi et aime tellement le Midi, qu'il ne hèle pas un cocher sans lui demander : "Cocher, êtes-vous félibre ?" Mais le ministre sait faire passer les intérêts généraux avant ses préférences particulières. On lui a remontré, de divers côtés, que l'enseignement de la *littérature* était devenu chose indispensable. Il s'est laissé convaincre. Nous aurons une chaire de *littérature*.

Une interview de M. Maurice-Faure s'imposait. Le ministre est un homme de lettres ; il aime les journalistes. Il me reçut avec une très flatteuse bienveillance.

*
* *

— Jadis, me dit-il, on ne connaissait que la littérature sans plus. C'était l'époque où le nombre des journaux était limité,

où les journalistes étaient obligés de pratiquer l'allusion, l'ironie, bref, d'avoir du talent pour exprimer leur pensée. . .

— C'est exactement ce que le directeur du *Gaulois* disait, il y a peu de jours, dans ses études sur la presse avant et après 1870. . .

— Je les ai lues, et vous voyez que j'en ai fait mon profit. . . D'ailleurs, j'aime beaucoup le *Gaulois*, et ne le dites pas, — donc je le dis — j'en fais ma lecture favorite. . . Depuis que les journaux se sont multipliés et que l'on entre dans la presse à peu près comme dans un moulin, nous avons assisté à la naissance de la *littérature*. Elle eut pour parrain le reportage.

— Il y a des reporters de grand talent, monsieur le ministre. . .

— Je le sais. . . MM. Adolphe Brisson, Hugues Le Roux, Jules Huret, furent des maîtres du genre. Ils créèrent le reportage psychologique. Ils savaient, en interrogeant, dévoiler l'état d'âme de la personne visitée, évoquer le milieu où elle vivait, opposer ou associer, au contraire, celui-ci à celui-là, et faire, en somme, oeuvre de moralistes. Seulement, ils eurent des imitateurs, qui en écrivant un fait divers prétendirent donner une tranche de vie, mais auxquels manquaient les moyens d'expression, et le sens des proportions et de la mesure. La *littérature* était née. Elle existe aujourd'hui. Il s'agit d'en formuler et d'en établir les règles.

— Des règles! . . . Vous voulez aller jusque-là? . . .

— Mais certainement, et c'est pourquoi je consacre à leur élaboration et à leur enseignement une chaire au collège de France. . . Il faut, par exemple, que l'aspirant journaliste sache que l'emploi de certains termes est admis et même recommandé, tels que : *solutionner*, *émotionner*, *personnalité*, *intensif*, etc., de préférence à ces mots désuets : *résoudre*, *émouvoir*, *personnage*, *intense*, qui ont le tort de ne dire que ce qu'ils veulent dire, avec simplicité, et sans faire de bruit. . .

— C'est tout un lexique nouveau que vous prétendez instituer ?...

— Un lexique et un idiome... Car c'est vraiment d'un nouvel idiome qu'il s'agit... Le français, tel que l'écrivaient les classiques, est aujourd'hui une langue morte comme le latin... Il faut enseigner et répandre la nouvelle langue... Et j'arrive à ce résultat à l'aide de morceaux choisis...

— De morceaux choisis ?...

— Mais oui... Ce sont des extraits découpés judicieusement dans les journaux, sans distinction d'opinions, et qui montreront aux jeunes gens comment on écrit aujourd'hui, comment on devra écrire demain...

— Si j'osais, monsieur le ministre...

— Osez, mon ami...

— Je vous demanderais de me confier ces morceaux choisis...

— Impossible... Le volume n'est pas encore tiré... Je n'en ai que les épreuves... Mais je veux bien vous lire quelques fragments qui vous intéresseront... Tenez... Un reporter accompagne à la gare une comédienne qui part pour l'étranger... "Vous allez, lui dit-il, cueillir *de* nouveaux lauriers *de* la gloire *de* l'art dramatique français... La comédienne répond d'un sourire. Mais déjà le signal de départ est donné, et le Nord-Express s'ébranle *lentement*."

— J'ai rarement vu un train s'ébranler à toute vitesse...

N'est-ce pas ?... Voici un admirable tableau d'Asnières en hiver : "Oh ! ce froid, ce matin, dans les rues d'Asnières ! *Au* long des trottoirs, l'eau était immobile dans le ruisseau, *engourdie par le froid* ; même aux croisements des rues, où le vent soufflait plus coupant, de larges *flaques de glace* s'étaient étalées sur le pavé. Brrr !..."

— Brrr, en effet !...

— Attendez... "Au bord de la Seine, c'était terrible..."

— Je suis haletant... Qu'est-ce qui était terrible ?...

— Vous allez voir: “Un panache de fumée blanche, s'épanouissant à la Henri IV au-dessus de sa toiture, le *Félicité* traverse le fleuve. *Félicité* (oh! ce nom tiède et confortable!) c'est le nom du bateau-passeur.” Eh bien! n'est-ce pas terrible?...

— Terrible, en effet, et plus que je ne le supposais...

— Pour vous reposer, écoutez cet échantillon du genre gracieux: C'est à la fin du déjeuner V... , dimanche. L'heure des toasts est passée depuis longtemps. Mme Y... G... se lève. On la regarde. Elle rit. “Mesdames, messieurs, dit-elle, j'ai une idée à vous soumettre.” Et Mme Y... G... rit à nouveau. Elle baisse sont front où tremblent des mèches blondes, et le relève vivement en riant encore. Elle s'amuse d'être oratrice.” Que dites-vous de ce petit tableau?...

— Je n'en puis dire qu'une chose... Il est riant...

— Passons maintenant au compte rendu d'un duel... L'auteur veut dire que la température est rigoureuse... mais il écrit: “Sur le sol gelé, où la dernière boue se solidifie sous l'âpre caresse de ce vent glacial, les deux adversaires tombent en garde.”

— Voilà qu'il est écrit!... C'est de la littérature ou je ne m'y connais pas!...

— Vous vous y connaissez... Quelques lignes plus loin, un barbarisme...

— Un barbarisme?...

— Oui... mais si ingénu, si inconscient, si sûr de lui-même!... Le néologisme de demain, quoi!... “M. F... , qui au début, était dans une position de défense très rigide, rompt et se “départit” (au lieu de *se départ*) de sa ligne de conduite.” Heu! que dites-vous de ce *département*?...

— Je vois, monsieur le ministre, que vous-même commencez à user du beau langage...

*
* *

— Je passe rapidement sur cette phrase, jolie pourtant: “Dans cette ascension *grave* et rude, je vous promets que

vous ne nous verrez pas rester en arrière, et que *nos pieds, chaussés d'enthousiasme et de foi*, ne se ralentiront pas."

— Oh ! de qui est-ce ? . . .

— Secret professionnel ! . . . Et j'arrive à ce fragment de journal, authentique et authentifié, et qui peut passer, à mon avis, pour un modèle, inimitable : "Oui, cet homme *revêtu d'un magistère effroyable*, mais nécessaire, apparaît bien, en ce moment, *la colonne de la société*, conforme au tableau, qu'à *buriné la plume ardente* du philosophe."

— Qu'est-ce que ça veut dire ? . . .

— Vous n'avez pas compris ? . . .

— Pas un mot ! . . .

— A la bonne heure ! . . . Cela prouve que voilà de la bonne, de la vraie *littérature* . . . Eh bien soyez éclairé . . . Cette phrase sonore et sans signification apparente, c'est la description de M. Deibler, un matin d'exécution . . .

— Mais comment traduire cela en langage courant ? . . .

— Venez assister au cours de *littérature* au Collège de France . . . Vous y apprendrez à faire des versions . . .

J'irai, certes, assister à ces cours, car je veux^v me familiariser avec cette science, si ardue de l'impropriété des termes. Avant de quitter le ministre, je lui pose une dernière question :

— Le nom du titulaire de la chaire de *littérature* ? . . .

— Un journaliste très connu, rompu au maniement de toutes les rubriques . . .

— Qui ça ! . . .

— M. Intérim . . .

Adrien Véry.

Scènes de la Vie réelle

AVANT LE BAL

Mme JANBOIS, quarante-neuf ans.

M. JANBOIS, cinquante-huit ans.

Eugénie JANBOIS, vingt-six ans.

Chez les Janbois. Au quatrième, rue de Babylone. Neuf heures et demie du soir, en hiver. M. Janbois s'habille. Mme Janbois s'habille. Eugénie s'habille. Les portes des chambres sont ouvertes.

JANBOIS, *entrant dans la chambre de sa femme. Il est en pantalon noir, sans gilet, ni habit.*— Ma bonne !

MADAME.— Edmond ?

JANBOIS.— C'est intolérable.

MADAME.— Quoi encore ?

JANBOIS.— Mes faux-cols. Ils sont plus mous que jamais. De la pâte de guimauve. Je dis que je les veux comme du fer . . . Du fer ! c'est pourtant français, ce mot là !

MADAME.— Je les recommande chaque fois à la blanchisseuse.

JANBOIS.— On la change.

MADAME.— Merci ! Je ne trouverais personne pour repasser comme elle mes mouchoirs et mon linge fin.

JANBOIS.— N'en parlons plus. Ah ! Seigneur ! (*Il courbe la tête.*) J'ai aussi mon pied qui m'éclanche.

MADAME.— Tu te plains tout le temps. Et moi ? Crois-tu que je suis heureuse, dans mes souliers de bal vert d'eau ?

JANBOIS.— Moi, je sais d'où ça me vient. Ça me vient de mes bottines vernies qui commencent à se faire un peu justes... Voilà six ans déjà que je les ai ; elles sont comme neuves. Je les mets très rarement.

MADAME.— Nous sortons si peu !

JANBOIS.— Tu trouves ? Nous sortons quand on nous invite. Enfin, elles me blessent légèrement, au pouce. J'ai toujours pensé aussi que mon pied devait grandir.

MADAME.— Habille-toi donc, au lieu de dire des inutilités.

JANBOIS.— Nous avons tout le temps. Il n'est que neuf heures.

MADAME.— Je ne veux pas arriver tard chez les Bémol. Je tiens à avoir une bonne chaise pour la soirée, et à ne pas être dans une porte.

JANBOIS.— Nous arriverons, nous arriverons. C'est moi qui serai dans la porte, et debout, jusqu'à trois heures du matin.

MADAME.— Et puis, pour Eugénie. Il faut qu'elle soit là bien avant le bal, qu'on ait le temps de la voir un peu. Elle n'est pas laide, cette petite, quand elle veut.

JANBOIS.— Elle a des choses de toi.

MADAME.— En moins bien. Elle a ton nez, le nez des Janbois.

JANBOIS.— Oui. Mais elle est bien gentille tout de même.

MADAME.— Sans doute. J'ai passé par là. C'est égal ! Il serait joliment temps de la caser. Elle marche sur vingt-sept. Et c'est qu'elle les paraît.

JANBOIS.— Pas le soir.

MADAME.— Oh ! oh ! Et puis, elle ne sait pas s'arranger . . . Il faut que j'y aie l'œil, tiens . . . Sans ça . . .

JANBOIS.— Eh bien, occupe-t'en . . . Moi, j'y vais tâcher de trouver un faux-col potable.

Il passe dans sa chambre.

MADAME.— Nini !

EUGÉNIE, *d'à côté*.— Maman.

MADAME.— Viens donc, ma reine.

EUGÉNIE.— Voilà.

(Elle est en jupon, à moitié coiffée, son peigne à la main.)

MADAME.— Ecoute-moi bien, ma mignonne. Qu'est-ce que tu me conseilles dans mes cheveux ? Mon croissant de jais bleu ? ou mon oiseau caroubier ?

EUGÉNIE.— Dame. Je ne sais pas, moi, maman, les deux te vont si bien . . .

MADAME.— Oui. Mais je ne peux pas mettre les deux.

EUGÉNIE.— C'est dommage. Tu crois . . . que si tu perchais l'oiseau dans le croissant . . . ça serait laid ?

MADAME.— Tais-toi. J'aurais l'air de la reine Ranavalô.

EUGÉNIE.— Qu'elle robe mets-tu ?

MADAME.— Cette question. Ma verte à dentelles blanches ! Toujours ! Tu sais bien que je n'ai que celle-là. Nous ne sommes pas dans une situation de fortune qui me permette d'avoir trois ou quatre toilettes de bal. Enfin ! l'importance, c'est que tu sois bien, toi. On ne va dans le monde que pour toi, tu le sais.

EUGÉNIE.— Oui, maman.

MADAME.— Pour que tu te maries . . . tâcher de décrocher..

EUGÉNIE.— Oui, maman.

MADAME.— Penses-tu que tu as vingt six ans ?

EUGÉNIE.— Oui, maman.

MADAME.— Presque passés ? Y penses-tu bien.

EUGÉNIE.— Je ne pense qu'à ça.

MADAME.— A la bonne heure. Embrasse-moi. (*Elle s'avance.*) Sans me toucher . . . Tu m'enlèverais ma poudre. Allons ! Espérons que ce soir . . . Ah ! il ne faut qu'un soir . . . Ton père, ça s'est fait en un soir . . . On m'avait parlé de lui comme d'un jeune homme de grand avenir . . . qui aurait plus tard une position superbe. Tout ça . . . par malheur, ne s'est pas réalisé . . .

EUGÉNIE.— Comment ! Tu trouves que papa . . . oh ! . . .

MADAME, *radoucie*.— Sous-chef à l'Agriculture . . . sans doute, ça n'est pas déshonorant.

EUGÉNIE.— Dis que c'est superbe ! Dans un ministère ! où il a son bureau à lui tout seul ! . . . chauffé !

MADAME.— Je regrette bien qu'il ne puisse pas apporter du bois à la maison.

EUGÉNIE.— Et la Légion d'honneur !

MADAME.— Oh ! aujourd'hui ?

EUGÉNIE.— Moi, je suis bien fière de papa !

MADAME.— Moi aussi, sans doute... Il est surtout fier de moi, ton pauvre père ! Et il a raison. Il se rend compte que s'il ne m'avait pas... Si vous ne m'aviez pas, vous deux, pour veiller à tout... Encore un mot ? Tu vois le mètre... là... sur la cheminée, à côté de mes dessous de bras ? (*Eugénie l'a trouvé.*) C'est ça. Prends mon tour de taille. (*Eugénie passe le mètre autour du corps de sa mère.*) Combien ?

EUGÉNIE.— Quatre-vingt-neuf.

JANBOIS, *qui vient de rentrer.*— Comme les immortels principes !

MADAME.— Je suis contente. J'ai maigri.

JANBOIS, *à sa femme.*— Parfait. Tu t'es occupée de ta fille ?

MADAME.— Oui. Elle sera très bien. (*A Eugénie.*) Va vite passer ta robe. (*La rappelant.*) Ecoute donc encore un peu qu'est-ce que tu fais avec ton peigne pour le mettre dans cet état-là ? Tu cognes des clous avec.

EUGÉNIE.— Non, maman. C'est mes cheveux qui sont si longs et épais, qui s'accrochent... Toutes les dents se cassent

MADAME.— Si longs... si épais... Cependant, ma petite fille... j'ai des cheveux aussi, moi, Dieu merci !

JANBOIS.— Ce n'est pas du tout la même chose ; toi, ma bonne, c'est un faux chignon tout fait.

MADAME.— Est-ce que je te parle ? Va donc travailler à ton noeud de cravate. Tu en as toujours pour une heure. (*Eugénie s'esquive.*) Faux chignon... Bien sûr que je ne peux pas avoir mes cheveux de jeune fille... Tu sais si j'en avais ? Une sortie de bal ! J'aurais pu... oui. Mais voilà ! Aujourd'hui que je n'ai plus quarante ans... tu m'humilies devant ta fille.

JANBOIS.— Tu est folle.

MADAME.— Va-t'en. Laisse-moi m'habiller.

JANBOIS.— Tu ne peux plus t'habiller devant moi ?

MADAME.— Non. D'ailleurs, je vais me remettre à être coquette. Je vois bien que j'ai eu tort de me négliger... de me laisser aller...

JANBOIS.— Ridicule ! Et moi ? Est-ce que j'en fais, de la coquetterie avec toi ? Depuis le temps que je porte des ceintures de flanelle et que je ne mets plus d'odeur dans mon mouchoir. Enfile ta robe verte, va. Je vais passer mon habit. (*Une fois près de la porte.*) Si je mettais mon vieux ?

MADAME.— Ton neuf ! Ton neuf !

JANBOIS.— Bon. Je vais mettre le neuf. Ne te fâche pas. Ce que j'en disais, moi, c'était pour économiser...

Il sort.

EUGÉNIE, *entrant habillée, coiffée, un peu "paquet", mais touchante, charmante malgré tout.*— Me voilà, maman, je suis prête. Est-ce que je suis gentille ?

MADAME.— Je te dirai ça tout à l'heure. Ton père m'a mise en retard.

EUGÉNIE.— Veux-tu que je t'aide ?

MADAME.— Oui. Prépare-moi mes gants. Regarde si les boutons tiennent. Mon éventail en plumes ? Mon mouchoir, mon bracelet.

EUGÉNIE.— Ton gros serpent ?

MADAME.— Oui. Ah ! ma pauvre petite ! Vous ne saurez jamais, les enfants, tout le tourment que vous nous causez !

Elle s'habille fiévreusement. Elle a passé la robe verte à dentelles blanches qui craque comme du papier glacé.

JANBOIS, *entrant.*— Ça y est.

MADAME.— C'est ça. Maintenant, tu vas me bousculer, toi !

JANBOIS.— Mais non.

EUGÉNIE.— Comme tu es beau, petit père !

MADAME.— Regarde moi. Tu as un ruban rouge trop grand.

JANBOIS.— Parce que ma boutonnière n'est pas assez petite. Sans ça, je le perdrais.

EUGÉNIE.— Moi, je ne trouve pas ça laid, un grand ruban. Ça a quelque chose de militaire.

MADAME.— Allons donc ! Ton père a l'air d'avoir un noeud de cotillon, oui ! A propos, tu le danseras, le cotillon ? J'y compte.

EUGÉNIE.— Oui, maman.

MADAME.— Tâche de te faire inviter par le fils Bémol.

EUGÉNIE.— Mais, maman . . .

MADAME.— Je t'aiderai. Toi, de ton côté, mets-y du tien . . . Tu ne vales pas mal. Tâche d'avoir le fils Bémol . . . Tu ne lui déplaîs pas. Je le sais.

EUGÉNIE.— Mais . . .

MADAME.— Là. J'y suis. Edmond ?

JANBOIS.— Ma bonne ?

MADAME.— Tu as les clés ?

JANBOIS.— Oui.

MADAME.— Le bougeoir pour en bas ?

JANBOIS.— Oui.

MADAME.— Trente-quatre sous pour le fiacre ?

JANBOIS.— Oui.

MADAME.— Nous tâcherons de nous faire ramener. Mets mon éventail dans ton paletot. Et ne le casse pas.

JANBOIS.— N'aie donc pas peur.

MADAME, à sa fille.— Nini ? Tu as dit qu'on nous prépare le restant du poulet et de la salade, si nous avons faim cette nuit, en rentrant ?

EUGÉNIE.— Oui, maman.

MADAME.— Partons. (*La bonne paraît.*) Jeanne, ma fille. Prenez garde au feu. Et une boule dans mon lit.

LA BONNE.— Bien, madame.

La porte sur le palier est ouverte.

MADAME, à son mari.— Descends le premier, Edmond. Au moins comme ça . . . Si tu tombes . . .

Henri Lavedan,

de l'Académie française.

Assimilation et religion dans l'Etat du Maine

C'est une longue et douloureuse histoire que celle des dé-mêlés de nos compatriotes franco-américains du Maine avec leur évêque. Elle ne se limite même pas à l'avènement de Mgr Walsh, qui a, tout au plus, le bizarre mérite d'inviter une solution plus prochaine de très graves difficultés, en poussant jusqu'aux limites extrêmes la persécution et l'arbitraire.

Mais tout ce qui arrive était pressenti, prévu. Dès que la nomination de l'évêque actuel de Portland fut connue, ceux qui, sincèrement, avaient soutenu pendant près de six mois, une lutte acharnée pour la justice et le salut des âmes, comprirent à quelle rude épreuve on voulait une fois de plus soumettre leur patience et leur inaltérable attachement à l'Eglise. Avec les lutteurs nous disions alors :

“ Que M. l'abbé Walsh soit nommé, ce ne sera pas une défaite pour la cause, ce sera un retard ; et la lutte devra continuer. En attendant, un assimilateur de plus aura été placé sur le trône épiscopal de Portland.

“ Quand Mgr O'Connell fut nommé coadjuteur de Mgr Williams, une profonde tristesse se répandit parmi le clergé et les fidèles de la Nouvelle-Angleterre. Il faudra faire connaître à Rome le deuil jeté dans l'âme des catholiques franco-américains du Maine par la nomination de l'abbé Walsh. Que ce dernier s'efforce de faire oublier le nouveau sacrifice demandé aux nôtres par Rome, c'est plutôt possible que probable. L'assimilateur, rendu à Portland, oubliera-t-il les théories saxonisantes de l'inspecteur des écoles de l'archidiocèse de Boston ? Attendons les oeuvres. ”

Les oeuvres nous les avons, là, sous nos yeux, et elles dépassent les prévisions les plus pessimistes. Fidèle, sans s'en douter, aux principes bourbonniens qui ont attiré sur le

monde les pires catastrophes, l'assimilateur n'a rien oublié et n'a rien appris. Soucieux avant tout de faire peser sur son entourage une autorité détournée de sa fin, et dont il abuse, nous l'avons vu, sur le bord d'une fosse bénie par l'Eglise, disputer à un catholique de marque et sans reproche les prières que l'Eglise elle-même dispense largement à ses enfants, asservir le culte à ses desseins de vengeance, faire d'une religion d'amour un moyen de terreur, et ne se souvenir qu'il est évêque que le jour où la souffrance populaire, manifestée par de légitimes revendications, le force à se réfugier derrière une autorité qui lui fut conférée pour le bien, pour l'ordre, pour la moralité publique, pour la justice, pour l'honneur éternel du Christ qu'il représente et dont il fait chaque jour saigner les plaies divines.

L'évêque et l'assimilateur sont deux personnalités bien distinctes sur le mérite desquelles il n'est pas possible de se méprendre, quoi qu'on dise et que l'on fasse. Et ni l'un ni l'autre ne feront croire que les fidèles,—surtout ceux qui, comme dans le Maine, sont enchaînés par une loi civile barbare, arrachée à la bonne foi des gouvernants,—sont taillables à merci et qu'ils n'aient pas de droits. La justice de Dieu ne meurt pas : c'est le brin d'herbe dont parlait un jour avec beaucoup d'éloquence un orateur canadien, c'est le brin d'herbe, qui attend quelquefois des siècles pour percer à la lumière du soleil, mais qui pousse toujours sa racine invincible dans le sein fécond de la terre, jusqu'à ce que, son heure venue, il épanouisse sa tige triomphante à travers les ruines de ce qui fut un jour le palais orgueilleux des Césars. La justice immanente a mis au tombeau depuis quelques siècles des tyrans nombreux et de toute catégorie ; elle garde encore des places de choix pour ceux de notre époque, tyrans de toute nuance et de toute robe, ouvriers prévaricateurs et bergers infidèles, qui seront peut-être heureux un jour de trouver contre l'histoire vengeresse et implacable un asile suprême dans quelques pieds de terre bénite.

C'est au sujet des événements qui ont précédé, qui ont préparé la crise qui sévit actuellement dans le diocèse de

Portland, qu'un prêtre distingué, passé aux Etats-Unis après avoir fourni une brillante carrière au Canada, nous écrivait ce qui suit :

“ Tous vos lecteurs, et il faut qu'ils soient le plus nombreux possible, saisissent la distinction si nette entre la mission catholique de l'évêque et la mission d'assimilation que s'attribuent certains évêques qui nous entourent. Nous respectons très sincèrement et nous acceptons sans réserve, la première ; mais nous rejetons fermement la seconde. Cette pièce, ce lambeau que l'on veut coudre à la robe du Christ, nous ne pouvons, nous ne devons pas permettre qu'il soit imposé à la vénération naïve de nos compatriotes et confondu avec ce que nous vénérons et aimons de toute la force de nos convictions religieuses. Et le temps est venu de le dire tout haut. Cela aura pour effet d'arrêter les assimilateurs de circonstance qui suivent le courant, et de concentrer l'attaque sur les chefs de l'assimilation.

“ Si la Providence dirige nos pas et nous préserve de toute fausse démarche, nous sommes sûrs de gagner notre cause. Nous aurons peut-être à souffrir ; il y aura des moments d'anxiété, mais les grandes causes ne gagnent pas sans effort ni sans peine.”

Même dans ce temps-là, on espérait encore, contre toute espérance, que Rome saurait pallier la douleur de cette nouvelle épreuve imposée à 90,000 catholiques, en donnant au nouveau pasteur des instructions précises. Le délégué apostolique à Washington, Mgr Falconio, en donnait presque l'assurance au regretté Dr Fortier en lui apprenant la nomination de Mgr Walsh. “Néanmoins, disait-il, j'espère que la prudence et le zèle de Sa Grandeur seront dirigés au bien de tous ses fils sans porter préjudice aux aspirations des races et des nationalités.”

Qu'est-il arrivé ? A un régime scandaleux, a succédé un régime plus scandaleux et plus odieux encore. A l'oppression insidieuse et voilée, a succédé la persécution ouverte, arrogante de quelqu'un qui a l'air de se sentir appuyé en haut lieu. Et pourquoi nos compatriotes du Maine ne ressentiraient-ils pas les effets de la politique maudite qui, pour la race française au Canada, est en train de faire du collège canadien à Rome et du Vatican les antichambres de Downing Street. L'aventure grotesque de Bellamy Storer et de sa femme, en quête d'un chapeau de cardinal pour

Mgr Ireland, nous ont montré que l'arme politique, même s'ils n'ont pas su, cette fois, s'en servir, n'est pas tout à fait inconnue des meneurs irlandais-américains. Mgr O'Connell lui-même, qui connaît plus que tout autre les couloirs secrets et les petits chemins qui conduisent au cœur des diplomates romains, se moquait publiquement de ses adversaires, parmi lesquels il faut mettre au premier rang un archevêque et deux évêques de la Nouvelle-Angleterre, en disant : "I know Rome and Rome knows me" Les Franco-Américains du Maine en étaient prévenus. On leur écrivait de Rome en 1906 : "L'ennemi capital, c'est O'Connell suivi des redoutables Veccia (secrétaire de la Propagande) Merrey del Val, Satolli, Martinelli, confrérie anticanadienne." Pourquoi tairions-nous ces noms aujourd'hui que la grande presse nous raconte froidement, comme un fait ordinaire, la vaste intrigue tramée contre nous à Rome ?

Mais je reviendrai, dans un couple d'articles qui feront suite à celui-ci, sur cette question qu'il est temps de faire connaître et qu'invite la déclaration qui précède—l'histoire du régime O'Connell et du régime Walsh à Portland et comment l'un a succédé à l'autre. Ceux qui aiment la lecture des petits papiers seront servis à souhait. La vérité sortira nue de son puits.

Ce qui nous intéresse aujourd'hui, c'est la leçon qui se dégage des derniers événements qui se sont déroulés dans l'Etat du Maine.

J'ai cité plus haut les paroles adressées par Mgr Falconio au Dr Fortier après la nomination de Mgr Walsh. On m'a dit depuis qu'en livrant cette lettre au public, notre brave compatriote avait provoqué une grosse colère en certains quartiers. Le grand crime, en vérité, que d'avoir dit que le nouvel évêque de Portland devrait se montrer juste. Mais cet encouragement, ou plutôt cette consolation dans la défaite, n'est pas venue de Washington seulement. A la même époque je recevais, de Rome, d'un ecclésiastique qui y jouit toujours d'une grande réputation de vertu et de savoir, une lettre où je viens de relire ceci : "Clapin (encore ce nom !) me dit que Walsh qu'il connaît très bien sera un

excellent évêque et qu'il traitera bien les Canadiens." Ce M. Clapin connaissait évidemment Mgr Walsh aussi bien que la situation religieuse dans nos provinces de l'Ouest ! (1) La récente convention de Biddeford est venue nous dire comment se sont réalisées les espérances de Mgr Falconio et du recteur du collège canadien.

Au fond, tout ce qu'on en a fait n'avait pas d'autre but que de faire accepter aux Franco-Américains du Maine la nomination d'un inconnu qui ne pouvait manquer d'être populaire. Les chercheurs de mitre irlandais, des gens qui avaient voté pour eux-mêmes dans le choix des candidats à soumettre à la Propagande (2), avaient déjà averti Rome que l'arrivée d'un évêque franco-américain à Portland provoquerait les plus graves désordres et qu'il n'entrerait jamais dans la cathédrale (3). On redoutait quelque chose d'analogue de la part des Franco-Américains. Si bien, que le jour même où l'on apprenait que Mgr Walsh était vraiment nommé, un des membres éminents du Comité National recevait de Rome une lettre où nous lisons ceci :

Peut-être est-il possible que les Canadiens rejettent Walsh. Inutile que je juge cet acte, car, quand cette lettre vous arrivera la chose sera faite, ou il aura été accepté. Ce serait, certes, un pas très grave, qui serait jugé sévèrement si les Canadiens ne réussissaient pas et passerait comme un acte louable et héroïque s'ils réussissaient. Les gens timides, obéissants.. regarderaient cet acte comme une désobéissance grave, etc., mais ceux qui, comme nous, savent comment se font ces élections, comment les supérieurs manquent parfois de sagesse, etc., trouveraient, certes, bien des excuses, et, examinant le cas à fond, arriveraient probablement à regarder l'acte comme licite, *positis ponendis, v. g. voluntas non se separandi à communione R. Pontificis et Ecclesie, etc.*

Puis il ajoutait :

La grande chose, ce serait d'être bien unis. Si tous les Canadiens de la Nouvelle-Angleterre étaient unis, ils pourraient obtenir bien des choses. Le comité pour la Cause Nationale peut obtenir beaucoup du nouvel

(1) Ah ! le bon vieux proverbe : "Avant de faire un ami, mange beaucoup de sel avec lui."

(2) On verra par un document qui sera publié comment cela s'est fait.

(3) Il y a dans le diocèse 25,000 Irlandais contre 97,000 Franco-Américains.

évêque, mais il faut qu'il agisse en bloc. Supposons, par exemple, que tous les laïques canadiens décident de ne plus contribuer au maintien des curés irlandais dans les paroisses entièrement canadiennes, de ne plus rien donner pour l'instruction des séminaristes, . . . L'évêque sera obligé de céder.

Les Franco-Américains du Maine n'ont rien fait de ce que l'on redoutait. Ils ont adressé à leur nouveau pasteur une protestation vigoureuse où ils le prévenaient de leur ferme détermination à maintenir leur langue et leurs traditions, où ils déclaraient s'incliner devant la décision de Rome, tout en affirmant solennellement tous leurs droits. Puis ils attendirent les événements.

Le premier acte de Mgr Walsh fut de maintenir la formation d'une paroisse irlandaise avec 200 Irlandais et 1200 Franco-Américains. Ce fut le commencement d'un régime de terreur et de spoliation qui jeta les nôtres dans une douleur profonde, mais les conduisit en face du système odieux qu'ils combattent aujourd'hui dans la "Corporation Sole". Ils firent la terrible découverte qu'après quarante ans de sacrifices de toutes sortes, après avoir bâti les trois quarts des institutions de leur diocèse, ils ne possédaient pas un pouce de terre, pas un clou de leurs églises ; que des milliers de dollars souscrits chaque année, ils ne recevaient aucun compte ; que s'ils refusaient de souscrire à une œuvre particulière comme celle des séminaristes, ou celle des institutions irlandaises de Portland, l'évêque prenait de force l'argent dans le fonds paroissial ; que s'ils voulaient s'assembler dans leur église pour discuter les affaires de leur paroisse, l'évêque leur en fermait les portes et leur défendait, en outre, de tenir des assemblées ailleurs ; qu'à Biddeford il ferme un orphelinat franco-américain, parce que la "Corporation Sole" n'en sera pas maîtresse ; que dans la même ville, il veut endetter une paroisse de \$70,000 pour faire passer à la "Corporation Sole" un couvent appartenant aux Sœurs du Bon-Pasteur ; qu'à Waterville il veut également mettre la main sur le couvent des Ursulines ; qu'à Skowhegan il se venge sur les paroissiens d'un différend qu'il a eu avec l'ancien curé, en fermant leur école et

en envoyant leurs enfants aux écoles publiques ; qu'à Lewiston il persiste à refuser un collège bilingue à la population franco-américaine qui en a besoin et qui le demande.

Mais pourquoi continuer cette énumération. Pour la faire complète, il faudrait faire le tour de ce diocèse et aborder une foule de sujets : nomination des curés, choix des séminaristes, privilèges religieux des sociétés, scandales publics connus et maintenus, dilapidation des fonds donnés pour le culte par les fidèles, enseignement du français dans les écoles, inspection des écoles franco-américaines par un inspecteur irlandais en l'absence des curés, qui ont reçu l'ordre de se tenir au large, formation du conseil diocésain avec une majorité irlandaise dans un diocèse aux quatre-cinquièmes franco-américain, nominations de curés irlandais dans des paroisses franco-américaines, enfin, une foule de sujets sur lesquels nous devons forcément revenir.

Ceux que nous venons d'indiquer suffiront pour montrer dans quelle affreuse situation se trouvent nos compatriotes du Maine, pour montrer aussi qu'elles n'arrivent pas trop tôt les marques de sympathies qu'on leur témoigne au Canada depuis quelques semaines. Une situation politique analogue à celle-là ne se tranche pas autrement que par une révolution.

Et pourtant, ils ne sont pas des révoltés, même quand ils doivent recourir à des mesures extrêmes pour remédier à un mal qui paraît sans espoir.

C'est ce que nous ferons voir dans notre prochain article.

J.-L.-K.-Laflamme.

Que faut-il faire ?

Une enquête par la "Revue Franco-Américaine" sur
le sujet suivant : "La résistance à l'invasion
irlando-saxonne en Amérique."

Le 1er février nous avons posé aux lecteurs de la Revue les questions suivantes :

1. Quels sont les principaux effets de l'influence irlando-saxonne que vous apercevez autour de vous ?

2. A quelle cause attribuez-vous la puissance de pénétration de l'esprit assimilateur parmi les groupes français d'Amérique ? Cette cause tient-elle à une supériorité réelle de la race envahissante plutôt qu'à une indolence irréductible des nôtres dans la défense de leurs intérêts nationaux ? En un mot, quel est le point fort de l'esprit irlando-saxon et quel est le point faible du nôtre ?

3. Comment résister aux influences néfastes de cet esprit assimilateur dans le présent et dans l'avenir et, si c'est possible, quel moyen faut-il prendre pour regagner le terrain perdu ?

Voici la suite des réponses :

Boishébert.

"A la pression irlando-saxonne opposons la résistance organisée; là, et là seulement, est le salut !"

Si je comprends bien le sens des termes de l'enquête, l'invasion irlando-saxonne signifierait cette pénétration forcée chez les Français d'Amérique de la mentalité, i. e., de la langue et des idées saxonnes et partant protestantes, fatalement égoïstes et matérialistes, langue et idées imposées au nom des intérêts politiques et religieux par les têtes dirigeantes tant ecclésiastiques que civiles.

La mentalité française, celle apportée jadis par nos ancêtres et conservée par nous, est pétrie de foi et de soumission à l'autorité; elle s'est élaborée sous les impressions des vocables français entendus dans la famille, à l'église, à l'école; elle a mûri au soleil des traditions ancestrales. Videz, comme le veulent les Irlandais, le cerveau et le cœur du Français d'Amérique des souvenirs touchants et des attaches glorieuses au passé; jetez-y des idées chrétiennes si vous pouvez, vite noyées par une abondance de celles qui ne le sont pas; à l'école, à l'église, dans la famille, parlez l'anglais et rien que ça; agissez et vivez comme vivent les Anglais et les Irlandais qui vous entourent; et la conséquence, les Français d'Amérique perdront ce à quoi ils tiennent le plus: leur foi, leur nationalité, leurs gloires du passé pour disparaître, corps et âmes, dans les tourbillons des idéals irlando-américains, victimes des plaisirs sensuels et du culte idolâtrique du "Mighty Dollar."

1° Dans mon entourage dans les comtés de Westmoreland, N. B., et de Cumberland, N. E., y eut-il invasion?—Oui, et une formidable là où il y eut des envahisseurs. Quels furent les effets? Voici la situation. Le comté de Westmoreland comprend dix paroisses religieuses dont une, Moncton, est apparemment irlando-saxonne et voici comment. Elle se compose d'après des statistiques recueillies en janvier dernier de 161 familles irlandaises, de 25 familles irlando-françaises, de 20 familles mixtes, et de 550 familles françaises. Cette paroisse si irlandaise de Moncton est desservie par le curé Savage, ne parlant point le français; par le 1er vicaire Conway ne parlant point non plus le français, et enfin par le 2ième vicaire Leblanc, un prêtre acadien. Qu'y voyons-nous? Les premières familles venues à Moncton ont abandonné pour la plupart la langue française; plusieurs, leur foi et les vertus de leur père et mère. La jeunesse acadienne élevée dans la ville a honte de sa nationalité, de sa langue; pour tout, il faut se mettre comme les Irlandais au diapason des protestants. Les soirées dansantes sont à la mode ainsi que les bals des K. of C.; les fréquentations libres où le démon de l'impureté

à la première place sont générales et sans que le gardien attitré des moeurs dans la paroisse y trouve à redire. Une société dite "Owls" qui a pour devise la satisfaction des plaisirs des sens, et dirigée par des francs-maçons et des orangistes, y enrôle les catholiques à son aise. Une vague rationaliste passe parmi les jeunes gens acadiens et en emporte plusieurs. Un socialiste incroyant mais habile, d'origine acadienne, a fait une propagande active et plusieurs adeptes.

Les sociétés de bienfaisance irlandaises ont leurs chapelains ; les K. of C. sont sous l'égide du curé ; les sociétés de l'Assomption, des Artisans, de l'Alliance Nationale n'ont pas de chapelain. Bien plus, il y a un an et demi le curé interdit aux membres de la société l'Assomption de se présenter en corps à la sainte communion, tel que l'indiquait la constitution. D'où difficultés, altercations et déconfiture du curé après exposition de l'affaire devant le Délégué apostolique.

Dans l'école S. Bernard tenue par les Soeurs de la Charité de S. Jean, le français est enseigné de façon passable ; moins cependant qu'il ne l'était à cause de la guerre hypocrite menée, il y a un an à peine, par le curé et le 1er vicaire parce qu'il y était alors trop enseigné.

Invasion irlando-saxonne au couvent du Sacré-Coeur à Memramcook par les Soeurs de la Charité de S. Jean. Paroissiens et envahisseurs sont encore aux prises. Invasion au Collège de Memramcook tenu par les Pères de Sainte-Croix en majorité canadienne-française mais favorisant, par respect de l'autorité diocésaine, sans doute, les idées irlando-américaines quant à la discipline et au sport, et paraissant vouloir ignorer les Acadiens dans leurs aspirations nationales. Comme conséquence, des élèves sont partis de devant la porte du collège pour se diriger sur Caraquette et Church-Point, d'où aussi disette d'élèves dans le collège de Memramcook. Dernièrement les choses sont changées et la vraie orientation semble être prise par la plus ancienne des institutions enseignantes acadiennes

L'invasion fut néfaste surtout dans le comté de Cumber-

land, N. E. Minoudie était, il y a quarante ans, une paroisse totalement française. Les apôtres irlandais sont passés là. A peu près plus de français de parlé dans les familles; renégats, indifférents en quantité. Joggins-Mines, centre minier, où les familles françaises sont en majorité; Springhill même situation, présentent un état lamentable au point de vue national et moral.

Voyons en dernier lieu la situation à Amherst, la quatrième ville de la Nouvelle-Ecosse. D'après le recensement de l'an dernier, il y aurait 95 familles irlandaises et 315 familles françaises. Jusqu'à il y a quatre ans, il n'y eut pas de français de parlé à l'église un vicaire français y fait du ministère depuis ce temps-là. A l'école tenue par les Sœurs de la Charité d'Halifax, le français est enseigné une demi heure par jour dans chaque classe; dernièrement les sœurs essayent, dit-on, d'enseigner le catéchisme aux enfants dans leur langue maternelle. Jugez de la condition morale des Acadiens, à Nappan surtout, desserte d'Amherst à 6 milles de la ville, où ils ont presque totalement perdu la foi et abandonné leurs pratiques religieuses.

2°. Cette invasion irlando-saxonne à l'église et à l'école et conséquemment dans l'intime de la vie nationale d'Amérique, parut avoir été inspirée par le désir des chefs irlandais américains d'accaparer les positions honorables dans l'Eglise comme dans l'Etat, et en même temps le lucre inhérent à ces positions. Dans l'intérêt de la religion catholique, toujours, des Irlandais soutenaient que chez les Acadiens il n'y avait pas de " timber " pour faire un évêque; ils l'ont crié à Rome; c'était la raison convaincante pour eux de justifier le fait que le Saint-Esprit ne leur en donnait pas.

D'après les faits, l'invasion réussit prodigieusement par toute l'Amérique du Nord, grâce aux qualités combattives et aux ressources de la race irlandaise; grâce à notre absence d'organisation, de résistance, grâce, de leur part, à l'organisation soigneusement élaborée et énergiquement exécuté d'une ligne de conduite généralement acceptée des

chefs. Leur qualité de dupeur, leur audace, la discrétion des généraux ne les ont pas moins bien servis que la générosité native et l'aveuglement confiant des Français. Dans nos cantons les Irlandais nous disaient souvent des paroles flatteuses et en même temps nous volaient prestigieusement nos droits nationaux. Une caractéristique acadienne, la simplicité de la colombe, qui servit si bien les intérêts infâmes d'un Lawrence en 1755, fut exploitée largement par les Irlandais pour le succès de l'invasion. Que n'avons-nous eu la prudence du serpent ! Il est toujours constant que nous fûmes et sommes encore dans l'indolence ; mais comment nous imputer à mal cet état lamentable lorsqu'il n'y eût encore personne à la voix autorisée dans le domaine religieux pour donner l'alarme et appeler le ralliement !

3^oLa partie ne semble pas perdue. Grâce à la majorité acadienne dans nos cantons, grâce à la ténacité et à la patience depuis longtemps mises à l'épreuve des Acadiens, il nous est permis d'espérer en des jours meilleurs. Nous avons longtemps subi l'injustice c'est vrai, mais nous l'avons toujours ressentie. Le réveil se fait lentement, et les éléments de résistance s'organisent sûrement. A la pression irlandoso-saxonne opposons la résistance organisée, là, et là seulement, est le salut : à la guerre comme à la guerre. Nous n'avons pas de chef religieux pour conduire l'armée au combat, notre patronne, N. D. de l'Assomption, s'est fait elle-même notre général en chef. Les succursales de la société mutuelle l'Assomption sont devenues les points de ralliement de nos forces vives. Et comme les recrues doivent être catholiques pratiquantes et acadiennes c'est dire qu'elles auront la bravoure et l'endurance nécessaires au succès.

Une épine s'enfonce dans le cœur des patriotes en voyant nos premiers hommes de Moncton s'enrôler dans la société des K. of. C. d'inspiration et d'action irlandoso-saxonne si non franc-maçonnique. Cette société pour des membres acadiens est un tyran ; elle les a transformés ; et quel cauchemar horripilant fait surgir devant eux la propo

sition de quitter cette société ! Dire maintenant que cette société est faite pour des hommes libres de leurs actions et de leurs sentiments.

Une situation spéciale nous fut faite par les curés canadiens et le clergé du collège de Saint-Joseph. Par amour pour la vérité, il faut dire avec regret que ces messieurs n'ont pas reconnu par leur conduite avant le 16 août 1910 le droit que nous croyions avoir de fêter la fête de l'Assomption comme fête nationale. La froideur entre Acadiens et Canadiens qui en fut la suite, aggravée par l'opposition de quelques-uns à nos revendications pour avoir un évêque de notre sang fut une cause de faiblesse pour nous. L'harmonie et l'union consolidera notre situation. Les Acadiens au jour du Grand-Dérangement furent marqué d'un sceau sanglant ; cette époque douloureuse à modelé leur caractère. Ce baptême de sang est leur propre il a baigné leur âme par le passé il doit les glorifier dans l'avenir. Les souffrances et les mérites de ces martyrs de la foi et de la langue française sont le meilleur de nos espérances de succès pour l'avenir. Tout de même croyons à la parole sage de Mgr Delamaire parlant aux catholiques de France : " Le jour où l'on commencera à nous craindre ce jour-là on commencera à nous respecter."

Boishébert

Moncton, N. B. le 31e de mars 1911.

L'Enseignement Chrétien et la langue française

Nous publions, sous ce titre, la deuxième partie d'un sermon prononcé au Collège de Ste-Thérèse, le 20 juin 1911, par le Rév. Père Lord, de la Société de Jésus. Ce sermon, qui a fait quelque bruit dans le temps, mérite d'être conservé. Sans contenir les paroles de défi que lui ont prêtées certains journaux plutôt portés à embrouiller les cartes qu'à encourager sincèrement les revendications nationales, le sermon du courageux Père Lord est rempli de rudes vérités et d'enseignements virils. C'est un langage qu'il est bon d'entendre à une époque si profondément marquée par le rapetissement des caractères et la course aveugle vers la jouissance et le profit sans effort. C'est une leçon qui devra profiter aux patriotes, en les confirmant dans leur idéal, et aux âmes indifférentes, en remuant sous la cendre les quelques sentiments nobles qui peuvent encore les sauver.

* * *

Le Séminaire, d'après l'étymologie, est un semis mystérieux où les jeunes âmes sont placées, pour grandir, sous les pluies de la grâce et les rayonnements du soleil de la vérité.

Le langage populaire dit un mot profondément philosophique : "Élever les enfants".

En effet, donner l'éducation, c'est élever l'intelligence, c'est élever la volonté, c'est élever le cœur, l'homme tout entier, en un mot.

Elle élève l'intelligence.

L'éducation n'est pas l'instruction, pas plus que les ornements architectoniques ne sont le monument lui-même. L'éducation élève l'intelligence jusqu'à la hauteur de ces

principes qui sont les bases de la raison humaine. C'est ce que S. Thomas appelle : "L'habitude des principes".

Si vous vous contentez d'orner l'intelligence de connaissances fractionnelles, sans y mettre les grands principes qui les coordonnent et les relient, vous jetez, dans l'âme de l'enfant, un nuage de poussière qui ne peut que l'aveugler.

Si vous ne mettez dans cette raison qui s'épanouit ces vérités, bases de toute science, vous bâtissez sur le sable, et tout s'écroulera dans la confusion de mille erreurs, parce que l'édifice est sans charpente et sans fondement...

L'éducation chrétienne met, au firmament de l'âme, ces vérités : "Tu viens de Dieu ; tu vas à Dieu. Tout vient de Dieu ; tout doit retourner à Dieu". Sur cette large assise, l'édifice peut s'élever à une hauteur sublime, et l'homme voit tout de suite l'orientation qu'il doit donner à sa vie.

L'éducation élève la volonté.

L'homme ne s'instruit pas pour devenir savant, mais pour devenir meilleur. Voyageur du temps, il s'instruit pour arriver à l'éternité, sa destinée finale.

A notre entrée en ce monde, notre âme est paralysée par les organes.

Un jour, la raison émerge de cette vie animale, comme le soleil sort des nuages.

L'éducation, du mot *educere*, fait sortir la vie intellectuelle, en quelque sorte. Elle aide l'âme à se dégager de la région des sens.

Il y a alors un phénomène d'éclosion, un épanouissement, comme celui d'une fleur qui sort d'une tige noueuse et dresse, à son centre, ses étamines parfumées.

A cette aurore de la raison, le bien apparent, sensible, et le bien réel, le vice et la vertu, exercent sur l'enfant des attractions en sens inverse. Il restera dans l'orbite de la vertu, ou il en sortira, selon qu'il cédera à l'une ou à l'autre de ces influences.

Dès lors, la lutte commence en lui : lutte gigantesque qui durera toute la vie, lutte terrible dont l'enjeu est le ciel ou l'enfer.

L'éducation chrétienne forme la volonté à ce combat. Elle lui apprend à défendre le sanctuaire de l'âme, contre l'invasion du mal. Elle donne à l'âme une impulsion qui ébranle la vie tout entière.....

Enfin, elle élève le cœur.

Elle met Dieu à la première place dans le cœur, comme elle l'a mis à la première place dans l'intelligence. Sans cette influence divine, les plus riches natures, comme les plantes privées de lumière, s'étiolent, restent infécondes et se penchent vers la terre.

Ici, le R. P. se reporte à trente ans en arrière. Il fait la peinture de la vie de collègue et du dévouement de ses maîtres. . .

Quelle joie, dit-il, quand nous revenions de la sainte table, portant sur notre poitrine la médaille de la congrégation, dans nos traits une irradiation céleste, et cela, au son de chants que j'entends encore vibrer au fond de radieux souvenirs !

L'Eucharistie, oh ! voilà la grande force ascensionnelle. Voilà le levier qui soulève l'âme vers le ciel, en prenant Dieu pour point d'appui. . .

Nous avons nos congés, nos exercices, nos courses sur les côteaux ensoleillés. . . Hélas ! pourquoi faut-il que cela soit si loin, et que la mort nous ait ravi tant d'êtres chers. . . C'est la loi. La vie est une série de séparations, d'espérances trompées, de rêves évanouis. . .

Depuis longtemps, nous avons atteint le sommet de la vie, qui nous paraissait si loin ! Nous descendons le versant de la colline du côté du couchant. Et le soleil de la vie, qui baisse tous les jours, va bientôt s'enfoncer dans les vapeurs de l'horizon, pour disparaître ; il ne nous jette plus que les clartés radieuses du souvenir et celles des espérances immortelles. Tout semble nous dire :

Le jour baisse, la nuit vient. *Jam advesperascit et inclita est jam dies.*

Mais le collègue chrétien étouffe les talents littéraires. Le

prêtre est l'ennemi de la science. Voilà les calomnies demi séculaires de la Ligue de l'Enseignement.

Et où donc se sont formés saint Thomas, Bossuet, Bourdaloue, Fénelon, Corneille, Racine, Descartes, Malebranche, Châteaubriand, Lamartine, de Maistre, Louis Veillot, Félix, Monsabré, et des milliers d'autres qui ont jeté les plus vifs rayons à tous les horizons de l'esprit humain ?

Et regardez autour de vous, à tous les plus hauts degrés de l'échelle sociale : vous voyez des hommes formés dans nos collèges.

Depuis trois-quarts de siècle, le collège de Ste-Thérèse a fourni au sacerdoce, aux communautés religieuses, aux professions libérales, à la magistrature, des hommes qui, par leur science, leurs talents, leurs vertus, ont fait et font encore la gloire de la religion et de la patrie.

Et si j'avais le temps de vous montrer les hommes formés par la libre pensée, vous verriez de quel côté se trouve l'étouffement. Mais passons.

Regardez le Canada en 1760. Les Canadiens-français, 60,000 environ, sont abandonnés à un pouvoir jaloux de les angliciser, de les assimiler, de les protestantiser. Quel fut leur sauveur dans cet abandon universel ? Le prêtre, qu'on accuse d'être l'ennemi de la science. Il s'est fait instituteur, catéchiste ; il a fondé toutes nos grandes maisons d'éducation et a sauvé ainsi le feu sacré de la religion, de la langue française, de la civilisation, lorsque tout conspirait à l'éteindre.

Et voilà que nos francs-maçons en herbe, vendus à la loge avortée de l'Emancipation, veulent réformer l'éducation !

Géants par l'orgueil et nains par tout le reste, quelles connaissances avez-vous que vous n'avez reçues dans nos collèges, à part celle de la corruption et de l'impiété ? Vipères ! qui voulez mordre le sein qui vous a nourris, où sont donc vos découvertes pédagogiques ? Où sont vos succès dans l'enseignement d'Etat que vous avez inauguré ? Vous voulez réformer l'éducation ? Exhibez vos titres !

Le prêtre ennemi de la science !

Lui qui passe sa vie à s'instruire et à instruire les autres ; lui qui enseigne sans autre récompense que celle du pain qui lui donne chaque jour la force de continuer son glorieux labeur.

Le prêtre ennemi de la science !

Oui c'est vrai. Il est ennemi de ce fantôme de science qui enfle l'esprit et corrompt le cœur, et qui n'est qu'une ignorance corrompue affublée d'oripeaux scientifiques.

Il est ennemi de cette prétendue science qui fait descendre l'homme du singe, et qui préfère la pourriture et le néant aux gloires de l'immortalité.

Il est ennemi de cette science qui n'enseigne pas à faire le bien, mais à fabriquer des matières explosives et des engins de destruction, et qui met dans la main de l'homme, non le flambeau de la vérité, mais une torche incendiaire.

L'ANGLICISATION.

Le prédicateur raconte ici l'histoire d'une jeune fille, surprise par un serpent, qui avait enroulé ses anneaux autour d'elle. Sur le point de tomber suffoquée, elle fixe ses regards sur le monstre, elle le menace, et le reptile, vaincu par son regard ferme, laisse dérouler sa spirale et rampe à ses pieds.

Messieurs, dit-il, il y a, dans ce fait, plus qu'un symbole pour nous.

En ce moment, un affreux serpent enroule autour de nous ses anneaux : c'est l'impiété maçonnique avec ses auxiliaires, la corruption et l'anglicisation.

Déjà l'anglicisation (les chiffres publics sont là pour le démontrer) a fait perdre à l'Eglise des Etats-Unis plus de la moitié de ses enfants.

Mgr McFaul disait, il y a quelques années : "Nous avons reçu, aux Etats-Unis, quarante millions de catholiques, et il ne nous en reste plus que douze millions !"

Et déjà, au Canada, l'anglicisation exerce sa pression suffocante. Déjà la langue française est paralysée en plusieurs endroits, et la respiration de la foi, dont cette langue est pour nous le véhicule, menace de s'arrêter.

Encore quelques années de division et d'indifférence, et nous ne serons plus que des "anglicisés", c'est-à-dire, des ombres ou des cadavres de catholiques.

O nation canadienne, fille du Christ, regarde le monstre qui veut te souiller de ses attouchements immondes ! Regarde ferme ! et sous le regard de la foi, le monstre sera vaincu et rampera à tes pieds.

Canadiens, nous sommes catholiques, enfants de la sainte Eglise romaine, qui a toujours respecté l'idiome des enfants qu'elle a reçus dans son sein. Ce fait qui domine toute sa glorieuse histoire, prouve qu'elle a suivi la direction de son divin Fondateur.

L'Esprit Saint, qui la dirige, n'a anglicisé ni la religion, ni le ciel.

A la Pentecôte, et dans une multitude de circonstances, il a fait des miracles pour permettre aux apôtres et aux prédicateurs de l'Évangile de parler la langue des peuples qu'ils évangélisaient. Je vous défie de trouver un miracle pour faire apprendre aux peuples la langue des prédicateurs.

A-t-il anglicisé le ciel ?

D'après l'Écriture, les élus diront, un jour, au Sauveur : " Vous nous avez rachetés de toute tribu, de toute langue, de toute nation. " (Apocalypse.) Et l'apôtre saint Jean, qui ignorait sans doute ce huitième sacrement nécessaire au salut, l'anglicisation, s'écrie : *Vidi turbam magnam*. J'ai vu une foule immense formée de toute tribu, de toute langue, de toute nation ; et tous se tenaient devant le trône de Dieu, vêtus de blanc. *Ex omnibus populis et linguis*. Ce sont les élus. Saint Jean ignorait donc le grand principe de nos flibustiers anglicisateurs :

" Hors de l'anglais, pas de salut ! "

Canadiens, le français est une des langues officielles du pays. Que dis-je ! Il est la langue diplomatique de l'Angleterre et de toutes les grandes nations civilisées.

Si on veut vous l'ôter, parlez-le avec plus de persévérance et de ténacité ! c'est votre droit.

Si on l'attaque, défendez-le !

Si on vous persécute, criez humblement vers notre Père commun.

Comme le sang des martyrs a été une semence de chrétiens, selon le témoignage de Tertullien, la persécution contre le français, est une pluie féconde qui le vivifie, même quand elle est accompagnée de foudres.

Ah ! francophobes, vous pouvez jeter bien des corps opaques entre nous et le soleil de la vérité et de la justice : mais pensez-vous pouvoir causer une éclipse éternelle ? La parole de la vérité ne peut être enchaînée.

Vous pourrez nous calomnier et fausser notre histoire : pensez-vous pouvoir saxonniser l'Eglise et lui ôter ce caractère international qu'elle a reçu de son Divin Fondateur ?

L'Eglise est le bercail du Christ : pensez-vous pouvoir en expulser toute une catégorie de brebis fidèles ?

L'Eglise est comparée, par Jésus-Christ, au filet qui se remplit de toute espèce de poissons : voulez-vous le restreindre à une seule espèce ?

Pensez-vous que le Saint-Père, dont la charité est un feu brûlant (*ignis ardens*), va étrangler, pour vous plaire, cette Eglise canadienne-française qui compte cinq millions de catholiques, cette Eglise si féconde en vocations sacerdotales et religieuses, et si zélée pour aller prêcher Jésus-Christ dans toutes les langues ?

Ah ! j'en ai la conviction, j'en ai la consolante certitude, le jour où le Saint-Père connaîtra toute la vérité, vous serez balayés par la tempête de sa juste indignation !

Et remarquez bien ceci : vous pouvez angliciser quelques Canadiens qui ne voient pas la secousse périlleuse que cette transition va faire subir à leur foi religieuse ;

Vous pouvez peut-être réussir à arracher aux Canadiens les écoles, les couvents, les églises qu'ils ont bâtis au prix de leurs sueurs ;

Mais arracher la langue française de nos écoles, de nos temples, de nos foyers ; arracher la langue française à cinq millions de catholiques, qui, par le flot toujours montant de leur intarissable vitalité, vous enveloppent, vous ensèrent, vous submergent, jamais, jamais !

Et je voudrais que ces murs pussent se dilater à l'infini, et que ma voix fût répercutée par tous les échos de cette terre de liberté, je dirais :

Vous ne nous arracherez jamais, ni l'amour de Jésus-Christ, ni la fidélité à la sainte Eglise, ni la langue dans laquelle nous avons appris à les connaître et à aimer, jamais, jamais ! Et n'est-ce pas votre volonté à tous ? Jamais, jamais !

Et regardez : La tempête soulevée contre le français, a rallumé partout le patriotisme qui allait s'éteindre. Ecoutez ! N'entendez-vous pas cette flamme ardente du patriotisme français qui pétille, qui gronde depuis le golfe du Mexique, jusqu'à l'extrémité de la Nouvelle-Ecosse ! Francophobes, ne souffrez plus : l'incendie va éclater !

Messieurs, croyez-moi les portes de l'enfer ne prévauront pas contre l'Eglise. Les persécuteurs d'aujourd'hui passeront, comme ceux du dix-septième siècle, et, un jour la nation canadienne-française, debout sur leur cendre, priera pour eux, EN FRANCAIS !

Permettez-moi, en terminant, de formuler un double conseil.

Malgré nos désirs de paix, nous subissons, en ce moment, une guerre plus terrible que celle des anciens Iroquois, une guerre douloureuse, parce qu'elle nous vient de gens que nous avons aimés, et avec lesquels nous voudrions vivre dans la plus parfaite harmonie. Il faut certainement nous défendre. Mais dans cette défense de nos droits les plus sacrés, restons sur le terrain solide des lois canoniques. De grâce, ne faisons jamais rien qui puisse affliger le S. Père qui souffre tant.

Respect à l'autorité, puisque Notre-Seigneur a respecté l'autorité même dans César, même dans Pilate. Les injustices pourront-elles anéantir nos droits ?

Enfin, l'union fait la force de nos persécuteurs. Répondons à l'union par l'union.

Formons une vaste association française, une fédération de toutes les sociétés catholiques françaises, dans le but de défendre notre foi et la langue qui en est le bouclier.

Il y a des chevaliers de la danse et de l'anglicisation : voilà l'ennemi de notre race ! Fuyons-les !

Formons une vaste confraternité de "chevaliers de la foi", armée immense, qui doit avoir Jésus pour chef, et, pour devise, ces mots écrits sur notre drapeau :

Catholique toujours !"
"Apostasier ma langue, jamais !"

Tendons la main à tous les Canadiens-Français, à tous les Acadiens, nos frères, persécutés comme nous : oui, tendons-leur la main à travers toutes les nuances de partis politiques. Car, au-dessus de la politique, il y a la religion ; au-dessus des hommes qui passent un moment sur la scène, il y a Dieu qui ne passe pas.

Oh ! de grâce, soyons unis ! Point de divisions ! Sur le grand champ de bataille de la religion et de la patrie, appelons toutes les forces vives et tous les coeurs dévoués. Alors, forts de notre union, nous pourrons dire à nos agresseurs : Arrière ! " Ne touchez pas à la langue française ! "

" Ne souillez pas l'âme nationale ! "

Revue des faits et des oeuvres

Un mot à nos lecteurs.

Afin d'obvier aux nombreux retards occasionnés par notre déménagement à Montréal, et afin de reprendre notre vieille coutume de distribuer la REVUE le premier du mois, nous avons dû utiliser dans le présent numéro une foule de matières, contes, saynètes, morceaux littéraires, qui, dans d'autres circonstances, auraient été distribuées dans nos éditions subséquentes. On voudra bien ne pas nous en tenir un compte trop sévère, d'autant plus que les morceaux offerts sont déjà de tout premier ordre. Aussi, nous savons bien que ce ne sont pas nos fidèles lectrices qui se plaindront de leur avoir donné, pour une fois, quelques pages de plus de notre intéressant feuilleton.

Du reste, nos lecteurs qui se passionnent plus particulièrement pour les questions nationales, auront encore de rares pièces à se mettre sous la dent dans la suite de la "réponse de Mgr Duhamel au mémoire irlandais de 1901", dans l'étude que notre directeur consacre aujourd'hui à nos compatriotes du Maine, dans le discours désormais historique du Rév. Père Lord et dans la suite des réponses à l'enquête de Michel Renouf.

Notre vigoureux collaborateur lui-même ne sera pas fâché de ce court répit que nous allons lui donner. Son manuscrit nous est parvenu trop tard pour ce numéro. Pourtant l'article qu'il nous avait adressé était dans les mieux *coulés*. Il nous montrait la conspiration irlandaise étendant son action jusque dans une attaque contre une des plus belles institutions de France... histoire de permettre à la race ingrate de se payer pour le service rendu à Fontenoy et pour l'hospitalité séculaire accordée à l'Irlande persécutée. C'est un article que tout le monde voudra conserver

mais que, malheureusement, on ne pourra lire que dans notre prochain numéro. Mais quand on le lira..... ou plutôt, attendons, et vous nous en donnerez des nouvelles ?

Le "Canada Ecclésiastique."

Nous avons déjà parlé à nos lecteurs de l'oeuvre splendide qu'est le "Canada Ecclésiastique." Nous leur avons donné dans un numéro précédent le portrait de celui qui en fut le fondateur, le constructeur assidu et inlassable pendant vingt-cinq ans, M. L.-J.-A. Derome. Nous ne pouvons mieux célébrer ce rare jubilé d'argent qu'en reproduisant la lettre affectueuse et reconnaissante qu'adressait tout récemment à M. Derome, Monseigneur l'archevêque de Montréal :

Archevêché de Montréal,

Montréal, 18 mai 1911.

M. L.-J.-A. Derome,

Chevalier du Saint-Sépulcre, Montréal.

Mon cher Monsieur Derome,

Les entreprenants éditeurs de la Maison Beauchemin, qui ont maintenant la propriété du *Canada Ecclésiastique*, ont été bien inspirés de vous continuer la charge de diriger cette si intéressante et si utile publication. Vous avez mis à ce travail, je le sais, depuis 25 ans, une part de vous-même et le meilleur peut-être de votre labeur. Son succès vous est dû, et c'est un grand succès. Votre compétence en matière de statistique ecclésiastique est indiscutable. Il n'y a personne qui connaisse comme vous notre clergé et nos communautés de l'Atlantique au Pacifique, du Labrador à la ligne 45e et même beaucoup au delà.

Pour remercier la Maison Beauchemin et vous-même de la délicate attention que vous avez eue de m'envoyer un exemplaire du *Canada Ecclésiastique* de 1911, j'ai pensé, en cette année surtout du 25e anniversaire de votre publication, qu'il était tout naturel de m'adresser à ces Messieurs par votre entremise. Tout en les félicitant de leur initiative et de leur succès, je me donne aussi la joie de vous offrir à vous, mon cher Monsieur Derome, mes congratulations et mes remerciements sincères.

C'est un vrai service que vous rendez à l'Eglise du Canada, et cela depuis maintenant 25 ans, de tenir ainsi à jour ce que j'appellerais volontiers l'histoire abrégée de notre "vie" du clergé et de ses mouvements annuels. Peu de pays, je crois, possèdent un annuaire aussi complet et aussi intéressant que le vôtre. De perfectionnement en perfectionnement, vous êtes arrivé à donner à notre *Canada Ecclésiastique* la forme la plus attrayante, sans compter qu'en même temps la précision et la richesse des informations que vous nous fournissez n'ont fait que s'affirmer de mieux en mieux.

Pour 1911 vous avez fait la part très belle, dans vos illustrations, aux souvenirs de notre beau Congrès Eucharistique de septembre 1910. Rien ne pouvait m'être plus agréable. Ces "vues" de nos grandioses manifestations se conserveront ainsi plus longtemps, et plus longtemps aussi elles entretiendront dans les âmes canadiennes des sentiments qu'il faut désirer y voir toujours vivre.

Avec mes félicitations et mes remerciements, que vous voudrez bien communiquer à ces Messieurs de la Maison Beauchemin, recevez, mon cher Monsieur Derome, mes meilleurs vœux de succès et de prospérité.

Histoire de duel : Beaugrand et Gagnon

M. Alexandre Belisle (1) raconte dans l'"Opinion Publique" de Worcester, Mass, du 14 avril 1911, l'incident peu connu et intéressant que voici :

"L'incident de la Nouvelle-Orléans, où M. Armand Capdevielle, rédacteur de l'"Abeille", envoyait un cartel à M. J.-G. de Baroncelli, ces jours derniers, rappelle un incident semblable survenu en décembre 1875.

"Honoré Beaugrand publiait alors, à Fall-River, la "République"; Ferdinand Gagnon publiait le "Travailleur", à Worcester. J.-A. Daigneau, à Woonsocket, avait le "Courrier du Rhode-Island", tandis que Pierre-Camille Chatel était à Northampton, Mass., l'éditeur du "Jean-Baptiste".

"C'est de l'histoire ancienne dont il est question ici, des choses ignorées ou complètement oubliées.

"A cette époque les quelques journaux français publiés dans la Nouvelle-Angleterre, cherchaient leurs abonnés dans tous les centres, même très éloignés du lieu de leur publication, afin d'avoir un tirage suffisant pour en payer les frais et un maigre revenu pour vivre. M. Gagnon était l'homme en vue; il avait été membre du comité d'organisation de la grande fête de Montréal en 1874 et il était agent de rapatriement pour la province de Québec. Tous ces journalistes étaient jeunes, pleins d'enthousiasme, d'ardeur et d'ambition; leur caractère était à peine formé, leur sang français était souvent en ébullition; aussi ils étaient souvent aux prises pour avoir la suprématie.

"Gagnon, âgé de 26 ans, était considéré comme un ultramontain; Beaugrand était libre-penseur et se vantait d'être franc-maçon.

"Durant l'automne de 1875, la tempête battait son plein. Gagnon faisait face à la fusillade qui chaque semaine lui arrivait des trois CONFRE-RES; aussi ne les ménageait-il pas. La coupe était remplie à l'approche de Noël, et en répondant à Beaugrand qui le traitait d'hypocrite, Gagnon faisait le portrait de l'hypocrite à peu près comme suit: "M. Beaugrand

(1) M. Belisle publiera prochainement une histoire du journalisme franco-américain.

fait de la religion dans son journal et avec ses amis il se vante d'être franc-maçon ; il méprise les choses saintes et ne fait pas baptiser ses enfants, tout en feignant d'avoir des principes devant ses compatriotes qu'il exploite. Nous avons fini avec lui : qu'il continue avec sa TRUELLE de franc-maçon à nous jeter de la boue, nous n'aurons rien à lui dire."

"Le numéro suivant de la " République " contenait un article dans lequel Beaugrand provoquait Gagnon en disant : " Dieu vous a fait infirme. La nature vous a fait cadeau d'un physique qui pourrait au besoin servir de cible pour l'exercice de tir d'un régiment d'infanterie à 1000 mètres. (M. Gagnon pesait alors près de 275 livres). A son apparition sur les rues de Worcester, les enfants s'écrasent, les grand'mères saisissent leurs chapelets et les commères jubilent : c'est Croquemitaine Gagnon ". Puis il terminait cet article accompagné d'une lettre personnelle. " S'il vous prenait par hasard envie d'assumer le rôle d'homme de cœur, ne serait-ce que pour un seul jour, je serais alors heureux, très heureux d'avoir de vos nouvelles. "

" Gagnon n'était pas de ceux qui refusent la lutte pour les principes, mais il se croyait plus utile avec la plume qu'avec une épée.

" Voici sa réponse :

" Arrêtez là, spadassin, nous avons trop de cœur, de courage ; nous ne sommes pas assez lâche pour exposer notre vie sous les coups de votre lame de Tolède. Nous sommes nécessaire à notre famille (il avait trois enfants), nous avons des enfants, M. Beaugrand, et ils sont baptisés ; ces enfants ont besoin de nous. Nous ne vous ferons jamais l'honneur de descendre en champ clos avec vous. Nous nous respectons trop pour cela. "

" L'incident fut clos.

" Deux ans plus tard Beaugrand quittait les Etats-Unis pour aller demeurer à Montréal, où peu de temps après il fondait la " Patrie ". Tous ces personnages sont disparus.

" Daigneau, qui avait eu quelque chose à faire dans le fameux " Duel à poudre " de St-Hyacinthe, quelques années auparavant, mourut en décembre 1876, Gagnon en 1886, Chatel en 1903 et Beaugrand il y a peu d'années, à Montréal. "

La renaissance du gaélique

Billet de " Pacifique ", dans l' " Action Sociale ", de Québec :

Dans un journal catholique de l'ouest, publié en anglais, je lisais le compte rendu du congrès tenu à Bruxelles par les fervents de la langue celtique.

Je détache du rapport ce passage caractéristique :

" Ma conviction s'est fortifiée que la renaissance gaélique profitera à l'Eglise catholique. Le cardinal Newman a dit que la littérature anglaise est nécessairement protestante (is necessarily Protestant). Pour la

même raison, la langue irlandaise et sa littérature doivent rester catholiques."

Ceci n'est pas un dogme : on reste libre de refuser son adhésion ; n'empêche que l'opinion contraire ne repose aucunement sur l'infaillibilité, si affirmative soit-elle.

Nos sympathies sont acquises au mouvement celtique, car les raisons invoquées valent "a fortiori" pour nous, puisqu'il ne s'agit pas de ressusciter une langue morte, mais de maintenir une langue vivante, dont la richesse littéraire est immense.

On allègue que la langue française est dangereuse pour la foi. On oublie sans doute que ses chefs-d'œuvre sont d'inspiration catholique et que dans le XIXe siècle, le nombre des ouvrages catholiques est tel qu'il l'emporte sur n'importe quelle littérature contemporaine. Qu'on nous cite l'équivalent de Joseph de Maistre, Châteaubriand, Bonald, Veuillot, Lacordaire, de Mun, tant d'autres et nous baisserons pavillon.

On oublie aussi que la littérature canadienne est d'une moralité et d'une orthodoxie qui surprennent les critiques, preuve que l'influence catholique prédomine chez nous.

On oublie enfin que la littérature anglaise, d'un grand mérite, il est vrai, est loin d'offrir les mêmes avantages. Je ne sais plus si c'est Manning ou Wiseman, qui a soutenu que la littérature anglaise est infectée de l'hérésie de Pélage.

Les Juifs dans l'Univers

Le "Sun," de New-York, a donné récemment des statistiques fort intéressantes sur la distribution des Juifs dans le monde.

Etant donné, dit-il, leur apparente ubiquité il est quelque peu étonnant de découvrir que le nombre total des Juifs dans le monde ne dépasse pas 11,817,783. Ce sont, dans tous les cas, les chiffres donnés par "l'Univers Israélite," et il n'y a pas lieu d'en récuser l'authenticité.

Sur ce grand total 8,942,266 sont en Europe, 1,814,409 en Amérique, 522,635, en Asie, 341,867 en Afrique et 17,106 en Océanie. Des Juifs européens 5,110,548 sont en Russie, 1,224,899 en Autriche, 851,378 en Hongrie, 607,862 en Roumanie, 238,275 en Angleterre, 105,988 en Hollande, 52,115 en Italie, 33,663 en Bulgarie, 15,000 en Belgique et 12,264 en Suisse. Est-ce que la France prend les 690,284 qui restent ? La note que nous avons sous les yeux, et qui est

empruntée à la "Catholic Fortnightly Review," ne le dit pas.

En Amérique New-York possède la distinction d'être, de toutes les villes du monde, celle qui a la plus forte population juive, soit 1,062,000.

La population juive des autres villes est donnée dans l'ordre suivant : Varsovie, 254,712 (35.8) pour cent de la population, Budapest, 186,047 (23.5), Vienne 146,926, (8.8); Londres, 144,300, (2.1); Odessa, 133,935, (34.4); Berlin, 98,893, (4.8); Lodz, 98,671, (31.4); Chicago, 80,000, Salonique, 75,000; Philadelphie, 75,000; Paris, 70,000; Constantinople, 65,000; Vilna, 63,841, (41.3); Amsterdam, 59,065, (11.5); Jerusalem, 53,000, (66.2); Kishinef, 50,237, (46.3); Minsk, 45,000; Lemberg, 44,258, (27.6); et Bucharest, 40,533, 14.7.

Ajoutons Montréal où il y a paraît-il, 45,000 juifs, soit 10 pour cent de la population. Le recensement de 1901 n'en donnait que 7,478 pour toute la province de Québec.

Une voix de France.

Nous lisons dans le *Journal des Débats* de Paris, à la date du 12 avril 1911 :

"Si l'on en croit une notice imprimée à Montréal, dans l'*Almanach du Peuple* pour 1910, une "brigade irlandaise" aurait été envoyée à Montcalm en 1755, et se serait couverte de gloire dans la campagne suprême du Canada français. M. Thomas Chapais, de la Société royale du Canada, s'élève contre cette légende, en un vigoureux article de la *Revue canadienne* (Montréal, déc. 1910). Les troupes débarquées au Canada au mois de juin 1755, dit-il, "appartenaient aux vieux régiments français de la reine, de Guyenne, de Béarn et de Languedoc"; en 1756 arrivèrent des bataillons de la Sarre et de Royal-Roussillon; en 1757 des hommes du régiment de Berry. Pas de trace de la "brigade irlandaise", qui n'eût pourtant pas passé inaperçue. On trouva seulement dans une lettre de Montcalm, datée du 12 janvier 1759, une demande "de cent cinquante Écossais, Irlandais et Allemands pour favoriser et attirer (de l'armée anglaise) les déserteurs de ces nations". Il a fallu terriblement solliciter les textes, pour y découvrir autre chose. Quant au petit jeu qui consiste à déformer des noms français, sous prétexte qu'ils sont des noms irlandais mal orthographiés (Macarti serait MacCarthy, Forcet serait Forsyth, etc. . .), c'est une puérité; les officiers ainsi débaptisés sont, pour la plupart, connus comme des compagnons, bien français, de Montcalm. La réfutation si documentée de M. Chapais n'était pas inutile, pour couper court à la propagation d'une contre-vérité historique. Les Irlandais sont de braves gens; mais les gloires françaises du vieux Canada ne sont, à aucun degré, irlandaises.--- H. L."

L'article est modestement signé de deux initiales : H. L., qui se lisent pour les gens de lettres : *Henri Lorin*, profes-

seur d'histoire coloniale à l'université de Bordeaux, l'un des amis les plus sincères du Canada français. M. Lorin n'est pas étranger à Québec, qu'il a visité, et son souvenir demeure vivace dans bien des cœurs. Rappelons qu'il avait choisi *Le Comte de Frontenac* comme sujet de soutenance, quand il brigua les honneurs du doctorat ès lettres, à Paris. Nous remercions ce normalien très distingué de son amitié et de sa fidélité à nous défendre chaque fois qu'une injustice historique contre le Canada français lui est signalée.

Léon Kemner.

—:O:—

Pour nos compatriotes du Maine ! Aidons-les !

Nous avons, dans notre dernier numéro, institué le *Tronc de la cause nationale*, pour venir en aide à nos compatriotes de l'Etat du Maine obligés de lutter contre des gens qui les battent avec leur propre argent.

Nous avons déjà commencé à recevoir des souscriptions et nous espérons que ce mouvement patriotique va se généraliser.

Nous ne publions pas les noms des souscripteurs, mais un compte fidèle des souscriptions sera rendu.

Adressez :

La Revue Franco-Américaine,

Case postale 2487,

MONTREAL.

(Cause nationale.)

Bibliographie

Livres reçus :

Le Roi des airs, par Gaspard de Weede.—*Le Roi des airs*, c'est Albert Brabantin, un industriel lillois qui caresse l'idée magnifique d'un monoplane dont la perfection lui donnera l'empire des espaces. Aidé par son neveu, Jean de Hardycourt, il poursuit ses études sans trêve ni repos et voit enfin approcher le jour heureux où son invention triomphante sera une arme sans pareille mise au service de la défense nationale.

Mais l'étranger veille. Malgré tout le mystère dont il a entouré ses expériences, le bruit en a dépassé la frontière et, là-bas, sur les bords de la Sprée, un rival a fait le projet d'arracher à Brabantin son secret et, à la France, le bénéfice de l'invention. Dès lors, le Lillois est entouré d'espions et ceux-ci lui enlèveraient son oeuvre sans l'intervention de Jean qui a soupçonné la trahison, la prévient et en amortit les effets.

Sur ces données, Gaspard de Weede—c'était à prévoir—a laissé pleine carrière à son imagination. Tirant parti des éléments qu'il a réunis avec une adresse merveilleuse, il s'engage dans une action intense, solide et passionnante. L'intérêt n'y faiblit pas un instant et, de péripéties en péripéties, nous arrivons, haletants, à la fin du récit qui s'achève dans un drame vertigineux, inouï et pourtant de la plus haute vraisemblance.

Les personnages sont pris dans ce monde si original et pourtant si sympathique qui s'agite dans nos grandes usines et que nous connaissons si peu ; ils sont, pour ainsi dire, découpés dans le vif et donnent à l'ouvrage, outre son mérite littéraire, une haute valeur sociale.

Pour recevoir ce volume franco, il suffit d'envoyer 2 francs en mandat-poste ou en timbres à M. Henri Gautier, éditeur, 55, quai des Grands-Augustins, à Paris. Ajouter 0 fr. 30 pour recevoir le volume relié en toile grise, tranches jaspées.

La Marguerite des Marguerite, par B. de Buxy.—Déjà longue, la série des oeuvres de B. de Buxy s'enrichit d'un titre nouveau ; la *Marguerite des Marguerite*. Celui-ci reste digne de ses devanciers et les dépasse peut-être en mérite.

Marguerite de Querce, la Marguerite des Marguerites, ainsi que l'appelaient autrefois, quand elle était toute petite, ceux que séduisaient sa grâce et sa joliesse, est la douce héroïne qui traverse, comme une terrestre incarnation de la résignation chrétienne, ce drame familial.

Orpheline, ruinée par les folles spéculations d'un père imprudent, elle entre dans la vie désarmée pour la lutte et à la merci des événements.

Quelqu'un, pourtant, s'intéresse à la pauvrete. C'est une femme riche, jeune encore, mais dont un accident ancien a fait une ruine humaine, incapable de se mouvoir et condamnée à d'incurables souffrances. Enervée par son mal, cette personne est tombée dans l'égoïsme le plus étroit et si elle protège Mlle de Querce, c'est qu'elle a pressenti chez celle-ci une épouse passive et résignée pour le frère qui la comble et la soutient dans son malheur.

Hélas ! ce mariage n'est pas heureux. La jeune femme poursuit un douloureux calvaire qui la conduirait à l'anéantissement d'elle-même si un événement imprévu ne venait bouleverser l'existence de sa nouvelle famille, lui permettant de montrer tous les trésors de son coeur et de conquérir enfin l'estime et l'amour qu'on lui refusait.

Quel est cet événement et comment l'héroïne réussit-elle à en tirer avantage ? C'est le secret d'une intrigue dont nous croirions amoindrir le charme en la laissant soupçonner.

Autour de la gracieuse silhouette de la Marguerite des Marguerite, gravitent des personnages qui semblent vivre et s'agiter devant nous, tellement ils sont réels et bien campés. Les uns et les autres nous sont présentés sous des dehors attrayants et contribuent à donner au récit une allure qui le met au premier rang parmi les ouvrages du fécond romancier.—CAUMERY.

Pour recevoir ce volume franco, il suffit d'envoyer 3 francs en mandat-poste ou en timbres à M. Henri Gautier, éditeur, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. Ajouter 0 fr. 50 pour recevoir le volume relié en toile bleue, tranches marbrées.

Vers l'action, par Arthur Saint-Pierre.—Jolie brochure de cent huit pages, éditée par le *Messager Canadien*. En vente chez les principaux libraires et chez l'auteur, 784, rue Marie-Anne-Est. Prix : 25c. l'exemplaire ; par la poste, 30c ; à la douzaine, \$2.25, plus les frais d'expédition.

Bas les Masques, étude anti-maçonnique, brochure de 32 pages, R. P. Couet, O. P.

Cet opuscule est le complément de *La Franc-Maçonnerie et la Conscience catholique*, du même auteur.

Il prouve par l'*histoire* et les *faits contemporains* la nécessité de faire connaître les manoeuvres astucieuses des sectaires.

Il fait voir aussi sur quel terrain on peut les combattre avec succès.

On ferait bien de répandre cet ouvrage parmi les membres des cercles, des sociétés de bienfaisance et des organisations ouvrières. Ce serait un excellent moyen pour les mettre en garde contre les sociétés secrètes défendues par l'Eglise.

Écrit d'une plume alerte et facile, il rappelle vivement, à chacun, les devoirs de l'*heure présente*.

En vente : chez l'auteur, 301, Grande-Allée, Québec ; en dépôt : à

Québec, à la librairie Garneau, et à *La Vérité*; à Montréal, à la librairie Beauchemin, et à la librairie Granger. 5 sous l'unité, 50 sous la douzaine, \$3.00 le cent.

Pages de combat. Première série, *Etudes littéraires*, par l'abbé Emile Chartier, Licencié ès lettres de l'Université de Paris, Professeur au Séminaire de St-Hyacinthe.

Contient des études sur les sujets suivants : LaFontaine, André Chénier, Lamennais, Taine, R. Bazin, M. Barrès, G. Bertrin, T. Botrel, O. Crémazie, C. Roy, E. Saucier, G. Langlois. Ad. Chicoyne, A. Berloin, Nos indigences littéraires, Ouynouski, Notre langage figuré, Propriété de l'expression.

S'adresser chez l'auteur à St-Hyacinthe, ou chez T. P. Garneau, Librairie du Clergé, 6, rue de la Fabrique, Québec.

Les Ecoles primaires et les Ecoles normales en France, en Suisse et en Belgique, par C. J. Magnan, professeur à l'École Normale de Québec, Inspecteur général des écoles catholiques de la Province de Québec

C'est le rapport présenté par l'auteur au Surintendant de l'Instruction publique et aux membres du Comité Catholique de l'Instruction publique pour la province de Québec. M. Magnan y rend compte des observations qu'il a faites dans les différentes maisons d'éducation qu'il a visitées en Europe. Ouvrage consciencieusement et savamment documenté que nous recommandons à tous ceux qui s'intéressent à l'Instruction publique dans notre province.

L'Instruction au Canada sous le régime français, 1635-1760, par l'abbé Amédée Gosselin, recteur de l'Université Laval, Québec. Imprimerie Laflamme et Proulx, Québec. A vendre chez l'auteur, Séminaire de Québec; \$1.50 franco, \$1.65.

Ouvrage qui devrait être dans toutes les bibliothèques canadiennes. Analyse dans un prochain numéro de la Revue.

Rien que des histoires, par Luc Miriane, M. Le Glaneur, Lucius, Tourcoing (France). J. Duvivier, éditeur; 60 cents, franco 70 cents.

Recueil spécialement composé pour les collégiens, auxquels nous le recommandons fortement.

"Si *Peau d'Ane* m'était conté, j'y prendrais un plaisir extrême, dit un de nos plus sympathiques auteurs aux fables de qui sans doute vous prenez quelque intérêt.

"Ne vous attacheriez-vous pas davantage à des choses que vous auriez vécues *en marge de vos études*?— Hæc olim meminisse juvabit.— Nous vous en offrons quelques-unes."

Livre du plus fécond apostolat.

Les deux Filles de Maître Bienaimé

(SCENES NORMANDES)

PAR

Marie Le Mière

(Suite.)

Mathilde regardait en avant, du côté de la grille : parmi les remous des têtes, une seule coiffe se dressait ; très haute, flanquée de larges ailes, elle faisait rêver d'un superbe édifice ancien émergent d'un amas de constructions modernes. Sous les tileuls qui ceinturaient le cimetière, Mlles Brissot rejoignirent la propriétaire de cette coiffure magnifiquement archaïque. C'était une vieille femme encore robuste, dont le visage osseux semblait encore plus parcheminé, plus ridé, par l'effet du contraste avec les fines dentelles em- pesées.

— Bonjour, Madame Jacques, dirent Mathilde et Léa.

— Bonjour, les fillettes, répondit-elle, en les fixant de ses yeux bleu fané, à l'expression singulièrement pénétrante.

— On est content de vous voir toujours si bien "allante", reprit Mathilde en un sourire sérieux.

— Vous avez beau dire, vous nous poussez, vous autres, répliqua la paysanne avec son accent très prononcé. Comme tu deviens forte, toi, ma fille ! Et notre Louis donc, un si beau gars, tout le portrait de défunt son père.... Mon temps passe et le vôtre est arrivé. Que voulez-vous ? chacun son tour !... As-tu prié le bon Dieu, toi ?

Ces derniers mots s'adressaient à Léa, que Madame Jacques dévisageait, en lui mettant sa main noueuse sur l'épaule.

— ûrem d'at ! répondit la jeune fille, un peu déconcertée.

—Tu as bien fait, tu as bien fait, petite ; elles en ont besoin, les jeunesses comme toi !

A peine rentrée à la Closerie, Mathilde s'empressa de retirer sa belle toilette pour remettre ses habits de semaine, tandis que Léa, gardant sa robe du dimanche, prenait sous son bras un châle tricoté, un paquet de journaux et s'élançait par la campagne.

Ah ! l'heure de liberté, de solitude et de rêve ! l'heure après laquelle elle soupirait huit jours durant ! Elle allait donc, pour quelques instants, faire trêve à toutes les besognes basses, et planer dans les nuages, dans l'idéal rose, en compagnie des héroïnes et des héros qui faisaient battre son cœur ! En vain Mathilde blâmait, grondait même : ces lectures, à la fois très exaltées et très mièvres, étaient la passion de Léa !

Et Léa montait la côte : et, plus elle montait, plus le paysage se boisait autour d'elle, plus il se gonflait de verdure, plus il se colorait de fleurs. Les feuillages clairs des saules ondulaient au vent comme des touffes de plumes, entre les dentelles frissonnantes des hêtres et des ormes ; les peupliers faisaient entendre leur bruit d'eau qui tombe, les sapins, leur orgue profond. Léa s'enfonça dans un chemin creux protégé en haut par une voûte de branches, à droite et à gauche par des haies vigoureuses, où les ronces et les fougères voilaient, d'un rideau léger, le fourmillement des corolles.

Là régnaient la tiédeur et le crime ; la jeune fille errait, cherchant où s'asseoir. Elle vit le talus s'abaisser, découvrant une plaque luisante, un abreuvoir encadré de roseaux ; là, dans l'échancrure, il y avait juste assez de place pour la mince personne de Léa ; elle s'y glissa donc adroitement et se blotti dans le fouillis de végétation luxuriante, sous la retombée des rameaux d'aubépine.

Qu'avait donc Léa ? Ses mains se croisaient, indécises, sur les journaux apportés ; ses paupières se fermaient à demi

tandis que ses lèvres aspiraient l'air avec délices. Quelque chose montait vers elle, s'exhailait de ces fleurs, de ces feuilles, de ces herbes, de cette ombre, de cette eau, de cette paix divine; c'était le langage que la terre parle à ses enfants, et qu'ils entendent, même malgré eux... La nature l'entourait, l'étreignait de toutes parts, comme pour lui dire par cette étreinte maternelle : " Tu es à moi plus que tu ne le penses ! si tu m'abandonnais, mon amour se vengerait.... "

Voulant couper court à l'impression indéfinie, la sœur de Mathilde dépla vivement le paquet de feuillets ; puis, s'étant enveloppée de son châle, elle se mit à lire, passionnément, une petite fièvre aux joues. En face d'elle s'étendait un champ lumineux où passait un troupeau ; elle distinguait le bruit sourd, rythmé, des herbes arrachées...

Léa se redressa, en un cri de surprise : de l'autre côté de l'abreuvoir, dans le cintre dentelé des feuillages, un homme en blouse était debout, tenant une corde enroulée au poignet... Un homme jeune, grand et brun, au teint hâlé, à la stature puissante, mais non massive. Un rayonnement de calme, de franchise, de force, émanait de ses traits largement coupés, où l'oeil intelligent, étonnamment clair, répandait une extrême intensité de vie.

—Louis ! vous m'avez fait peur ! Pourquoi vous êtes-vous approché sans crier gare ?

—Excusez-moi, Léa ; vous étiez si absorbée dans votre lecture, que je me suis demandé si je devais vous troubler...

Il ne voulait pas ajouter qu'il avait été saisi à l'improviste par le gracieux tableau que présentait Léa, perchée au-dessus de l'eau comme une bergeronnette : en lui parlant, on craignait presque de la faire envoler.

—Auriez-vous la bonté, continua le jeune homme en souriant, de dire à votre père que je suis décidé à prendre la pouliche... pour le prix ?

—Oui, oui, c'est entendu, répondit-elle aussi gaiement ; après tout, si j'oublie, ce sera très réparable, je suppose !

Vous n'oubliez pas.... Vous êtes maintenant une grande personne très sérieuse, repartit Louis Chaumel dont le sourire amusé, légèrement attendri, s'accentuait de seconde en seconde. A vous voir ainsi plongée dans la *Vie des Saints*....

—La *Vie des Saints* ? Oh ! pas dutout, s'écria-t-elle spontanément.

Il y avait en elle un fond de candeur et de naïveté qui se révélait souvent, sans qu'elle y songeât ! De la place où il se trouvait, le jeune homme distinguait parfaitement le titre de la feuille illustrée.

—Vraiment ? répliqua-t-il avec une pointe de malice. C'est dommage !

—Qu'est-ce que vous dites ?

—Mon Dieu, à vous parler franchement, je crois que ceci ne vous vaut pas grand'chose.

Il la traitait avec une simplicité absolue, fruit de leur amitié d'enfance, et des moeurs champêtres qui enlevaient à leurs rapports tout caractère mondain.

—Par exemple ! ce n'est pas mauvais ! protesta Léa.

—Vous ne voudriez pas ! Seulement, ajouta Louis, effeuillant une branche de saule, ces petites histoires-là, quand on les prend au sérieux....

—Eh bien ? s'exclama-t-elle, à demi-fâchée.

—Eh bien... cela peut parfois donner des idées fausses, empêcher de voir la vie telle qu'elle est....

—Tant mieux alors ! interrompit Léa d'un air de défi ; quand elle est trop fade et trop insupportable, ça doit faire du bien de la voir autrement....

Elle s'arrêta, car les grands yeux bleus de son camarade se fixaient sur elle avec une expression de reproche et d'incrédulité. Louis Chaumel demeurait presque interdit devant le changement soudain de cette physionomie

mobile, et surtout devant une telle phrase, si bizarre, si imprévue sur ces lèvres d'enfant ! Tout à coup, il se remit à sourire.

— Où avez-vous pris ce que vous dites, Léa ?

Où je l'ai pris... Vous moquez-vous de moi ? s'écria-t-elle, secouant la tête avec un geste d'oiseau en colère ; je vous prie de croire que je suis capable de penser comme une autre... et j'en pense long, allez !

— Voyons, voyons, Léa... fit le jeune homme, doucement, comme pour calmer, vous n'en voulez ni à moi ni à la vie, n'est-ce pas ? La vie n'est jamais fade, poursuivit-il plus gravement, ou plutôt, si elle l'est, c'est notre faute : nous avons toujours entre les mains de quoi l'assaisonner.

Un peu confuse, un peu gênée sans trop savoir pourquoi, elle se détourna et se mit à fourrager parmi les stellaires aériennes qui lui frôlaient en masse les genoux et les épaules.

— Alors, murmura-t-elle après un silence, vous ne vous ennuyez jamais ?

— Jamais !

— Vous avez bien de la chance, et vous avez bien de la bonté ! Si j'étais à votre place.

— Vous dites ?

— Rien.

Et, très vite, pour changer la conversation :

— Nous avons aperçu votre grand'mère tantôt, à la sortie des vêpres, et on s'est dit bonjour. Où étiez-vous donc passé, vous ?

— C'était mon tour de garde ; j'ai pris une messe basse ce matin à la chapelle des Ilettes. Ma mère doit être encore au cimetière pour garnir la tombe de Berthe. C'est l'anniversaire demain.

— Ah ! oui, le 26 mai, interrompit Léa. Mon Dieu ! moi qui n'y pensais plus !

Ses yeux avaient rougi, et, soudainement, elle y porta la main.

.... Berthe Chaumel, sa petite amie, son inséparable.... Elles avaient joué ensemble au sortir du berceau ; elles avaient été compagnes de classe, compagnes de catéchisme, compagnes de première communion ; elles s'aimaient comme deux jumelles, on prétendait même qu'elles se ressemblaient ! Et Berthe était morte à douze ans de la fièvre typhoïde. Premier deuil de Léa, première impression douloureuse et frappante. Elle avait vu Berthe sur son lit, aussi blanche que sa robe et son voile. Elle était allée à l'enterrement, elle avait porté devant le cercueil la palme virginale, aux noeuds de mousseline. Depuis, elle ne pouvait plus entendre parler de Berthe sans avoir les larmes aux yeux....

—Avez-vous des roses-thé chez vous ? demanda-t-elle.

—Non, pas encore.

—Les nôtres sont fleuries ; j'en mettrai, demain matin, un gros bouquet là-bas.

—Merci, Léa, merci pour moi et pour ma mère.... L'air fraîchit, reprit-il après une longue pause, et vous voilà pâle à présent. Vous devriez rentrer.... En passant par ici, vous seriez chez vous dans cinq minutes.

—Mais comment passer ? reprit-elle, regardant ça et là, en un mouvement où revivait toute son animation sémillante.

—Je vais vous faire un pont ; attendez !

Et, dans l'abreuvoir, à l'endroit le moins profond, Louis jeta deux grosses pierres.

—Descendez maintenant, dit-il. Là.... là... Donnez-moi la main.... N'ayez pas peur... Une.... deux.... trois.... Vous y êtes.

Léa sautait de pierre en pierre, avec de petits cris effarouchés., puis elle s'élança sur le bord, et fit quelques pas dans le champ, sa menotte encore emprisonnée tout entière dans cette bonne main solide.

—Bonsoir, Louis, bien des choses à la Haie-d'Epine !

—Je n'y manquerai pas ; bonsoir Léa !

Relevant joliment sa robe bleue, où pas une goutte d'eau n'avait rejailli, elle s'en allait par la barrière qu'il venait de lui ouvrir.... Un bon garçon, Louis ; elle l'aimait bien, tout en le considérant comme un phénomène inexplicable ! Cela n'avait pas de sens, ce qu'il faisait-là ! Avec son instruction, sa fortune, son indépendance !... Maintes fois elle avait eu envie de lui chercher querelle, mais elle sentait qu'elle eût perdu sa peine !

Le jeune cultivateur s'éloignait à son tour, souple, droit, alerte ; chemin faisant, il tapota doucement le cou d'une belle génisse, il se retourna pour suivre, d'un regard complaisant, les ébats d'un poulain qui gambadait autour de sa mère. Il avait encore, au fond des yeux, la lueur de contentement qu'y avait fait briller l'apparition de Léa ! C'est que la petite voisine lui rappelait tant de souvenirs frais et charmants ! Près d'elle, il croyait revivre l'époque où la Haie-d'Épine était en joie, où il avait un père, un jeune frère, une mignonne soeurette, où la grand'mère, fière de sa belle lignée, portait bien haut sa tête, maintenant courbée par des deuils si lourds !

Ah ! la petite Léa, si vive, si gaie, véritable lutin follet ! Elle avait bien passé à la Haie-d'Épine la moitié de son enfance. Mathilde n'avait pas le temps ; d'abord, elle n'aimait guère le jeu, ni la compagnie. Mais, Léa, la petite fureteuse ! On la voyait sans cesse apparaître dans un éclat de rire ; on ne savait pas si elle sortait de terre ou si elle tombait du ciel.

Que de fois son grand camarade lui avait déniché des oiseaux ! Que de fois, revenu en congé, il s'était assis, Berthe sur un genou, Léa sur l'autre, les laissant admirer à l'aise son uniforme de collégien, ses galons et ses boutons dorés ! Adroite, avisée, elle l'était déjà ; nulle ne savait mieux qu'elle saisir les papillons au vol, tresser avec des joncs les cages à sauterelles et les paniers à fraises.... Si bonne, avec cela ! Elle

coupait, en cachette, de grosses miches pour les mendiants vagabonds que Maître Bienaimé renvoyait toujours... Une fois, dans sa hâte, elle avait coupé son doigt en même temps que le pain, et, sans y prendre garde, elle avait couru porter au pauvre la mie toute tachée.

On prétendait, à Clairville, que Léa changeait, qu'elle devenait vaniteuse, ambitieuse, qu'elle voulait s'élever au dessus de sa position ; Louis n'en croyait rien. Change-t-on vraiment, quand on a un si bon petit coeur ? A travers la demoiselle frisée, il voyait toujours, lui, la pouponne ébouriffée, l'écolière au regard espiègle, aux grandes nattes blondes pendant sur le sarreau noir, la pensionnaire en vacances, folâtrant du matin au soir, cherchant, au long des prés, les globules de duvet et s'écriant d'un air de triomphe :

— J'ai tout soufflé d'un coup, je me marierai cette année !

— ... Excusez, M. Chaumel : j'aurais deux mots à vous dire.

Arraché à sa vision intérieure, Louis s'arrêta sur la route poussiéreuse, où sa grande ombre s'allongeait devant lui ; il regarda le passant qui l'interpellait, un jeune garçon fréquemment employé à la Haie-d'Epine.

— Tu n'entres pas ? fit-il, désignant la porte cochère qui s'ouvra sur la droite.

— Merci bien, une autre fois, répondit précipitamment le journalier, les mains dans les poches de son pantalon, tout le visage tendu, les sourcils froncés. J'ai bien réfléchi... je suis décidé...Je reste.

— Tu restes !

Ce fut un cri de victoire, qui sonna fièrement dans la belle solitude illuminée.

— A la bonne heure ! voilà une parole, ajouta Louis, transfiguré par une allégresse intime ; tu verras, mon garçon, que tu n'auras pas à t'en repentir.

— J'étais rudement tenté, vous savez ! On peut y gagner gros, dans ces positions-là, et je me crois taillé pour réussir aussi bien qu'un autre ! Mais, ma foi, vous avez raison : il y a

trop de risques... Et puis, changement d'air, changement d'habitudes. Que j'attrape une maladie, on me jette à l'hôpital où je peux mourir comme un chien, ni plus ni moins.

— Ça, c'est l'histoire de tous les jours, reprit Louis Chaumel avec mélancolie. Et la famille alors...

— Oh ! pour moi, la famille...

— Et ! parbleu, la femme, les enfants... Tu as, je suppose, l'intention de te marier.

— Je... je ne crois pas, M. Chaumel, bredouilla le jeune paysan. Pas pour le moment du moins.

— C'est dommage, fit Louis, dont la moustache brune se relevait imperceptiblement. Une petite femme bien accorte, bien proprette, tiens, comme Rosalie, par exemple, Rosalie des Vieux-Chênes.

Le pauvre garçon avait cillé ; une teinte de brique se répandait sur son visage.

— Comment voulez-vous... balbutia-t-il enfin. On n'aurait pas seulement où se mettre !

— Et pourquoi donc ? prononça Louis, caressant sa moustache. Voyons, qu'est-ce que tu dirais d'une place de garde, dans un château ? Une petite maison, un petit jardin, un peu de terre à cultiver autour ?

— M. Chaumel, s'écria le journalier d'une voix rauque, vous pensez à nous pour une chose comme ça ? Vrai ?

— Très vrai. N'y pense pas trop, toi : il n'y a rien de fait encore. Mais espère un peu, tout de même !

Et, sur une poignée de main très éloquente, les deux hommes se séparèrent.

Louis, d'un pas allègre, franchit la porte cochère ; il se félicita de sa nouvelle conquête. Encore une énergie physique et morale que la grande cité monstrueuse n'engloutirait pas ! Encore deux bons bras de travailleur qui resteraient à la terre ! Sans doute, c'était bien peu, ces quelques unités arrachées au gouffre ; elles ne ralentiraient point d'une manière sensible le courant de désertion qui menace de stériliser nos belles

campagnes. Mais Louis savait que l'effort, si humble soit-il, n'est jamais perdu, et qu'il a même, dans le monde invisible, un incalculable retentissement.

La paix du dimanche scrupuleusement respecté enveloppait la Haie-d'Epine ; la maison était accueillante avec la vigne qui tapissait la façade. Entre les bâtiments en quadrilatère, l'immense cour s'étendait, nette et unie. Louis, l'ayant traversée, s'engagea dans un corridor dallé et descendit dans le jardin. De là, le marais n'apparaissait que comme une bordure de brume, où la rivière, çà et là, jetait un éclair d'or.

Le soleil se couchait ; une poussière lumineuse flottait sur les poiriers, les lilas en fleur, les buis taillés en boule, la char-mille rectiligne. Le jeune homme aperçut sa grand'mère dans l'allée centrale. Mme Jacques Chaumel avait ôté sa coiffe et portait un bonnet tuyauté sur le cou ; armée de ses lunettes, elle répandait, sur un carré de légumes, quelques pincées de chaux.

— Voilà la " fraîche " qui tombe, dit-elle. As tu rencontré le loup, mon petit, pour t'être attardé comme ça ?

Louis Chaumel se mit à rire.

— J'ai rencontré Léa, grand'mère ; elle ressemblait plutôt au petit Chaperon rouge !

— Ah ! Léa... répéta la vieille femme, courbée entre les rames des haricots. Et Mathilde ? Y a-t-il longtemps que tu lui as " causé " ?

— Très longtemps ; elle ne sort guère... D'abord, vous savez qu'elle n'est pas très " causante ".

Au bout de l'allée, une autre femme en bonnet — sa mère — le regardait orgueilleusement, de ses yeux tristes qui venaient de pleurer là-bas.

Certes, elle avait lieu d'être fière de lui ; malgré sa simplicité, ou plutôt à cause de cette simplicité même, on sentait, au premier abord, qu'il était quelqu'un, ce jeune maître de la Haie-d'Epine. L'éducation et l'instruction, loin de rester chez lui à l'état de vernis déguisant la personnalité réelle, l'avaient

pénétré à fond pour mettre en pleine activité, en pleine lumière, les ressources intimes de l'esprit et du cœur. Le moral se reflétait fidèlement à travers l'équilibre si parfait de l'être physique ; et, de tous les héros imaginaires dont s'éprenait Léa, nul ne pouvait être plus beau que Louis Chaumel, debout dans sa virile jeunesse, au seuil de sa maison patriarcale, et contemplant d'un œil d'amour ce sol qui lui appartenait.

IV

LA DAME DE PARIS

— Mâtin de mâtin ! fit Maître Bienaimé, reposant son verre sur la toile cirée qui protégeait la table ronde ; à qui en a-t-il, Ramono, pour aboyer comme ça ?

Le fermier et ses trois enfants achevaient de souper dans la salle attenant à la cuisine ; c'était une pièce étroite et longue, au plafond bas, aux cloisons brunes. Les rideaux de raphia, confectionnés par Léa, éteignaient presque le peu de jour filtrant encore par l'unique fenêtre ; mais, depuis le 1er mai jusqu'au 1er septembre, toutes les lampes de la Closerie dormaient, reléguées au fond des armoires.

Dans la cour, Ramono continuait son vacarme : un grondement de tonnerre, entrecoupé d'éclats rageurs.

— Je vais voir, dit Brissot, jetant sa serviette sur le dossier de sa chaise.

Vivement, le petit homme traversa la cuisine déserte ; le souper des domestiques venait de finir ; au dehors, les bâtiments, presque noirs déjà, se découpaient sur un ciel incolore, et, près de la barrière encore ouverte, la jeune servante et l'un des valets parlaient avec quelqu'un.

— Ne le dérangez pas, vous dis-je, articulait une voix féminine, à la prononciation élégante ; ne le dérangez pas ! J'attendrai.

Le fermier aperçut, contre le montant de bois, une haute

taille enveloppée d'un vêtement vague, un chapeau entortillé de gaze, une main gantée d'où pendait un sac aux ferrures luisantes. Il respira un parfum de violette. Aussitôt il se découvrit, et, s'approchant avec la politesse un peu obséquieuse dont il honorait toujours les étrangers de distinction, il demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, Madame ?

— Monsieur Brissot, sans doute ? fit-elle après une pause.

— Oui, Madame... A vos affaires, vous autres ! ordonna-t-il, sur un ton moins courtois, aux deux témoins qui observaient avec des yeux arrondis et qui s'empressèrent d'obtempérer à cette rapide injonction.

Puis s'adressant de nouveau à la voyageuse, dont il ne s'expliquait pas l'attitude :

— Vous désirez me parler ? Ou bien à quelqu'un de chez moi ? Voulez-vous entrer, s'il vous plaît.

Elle se taisait toujours et restait clouée à la barrière. Lui, de plus en plus stupéfait, essayait en vain de distinguer le visage sous l'épaisseur du voile ; mais sa stupeur devint de l'ahurissement quand il sentit la main de l'inconnue s'abattre sur la sienne.

— Bien-aimé... c'est toi ? dit une voix basse et haletante.

Il eut un haut-le-corps : le sursaut de l'être habitué à l'existence la plus unie, et qui se trouve tout à coup lancé en pleine aventure.

— Ah ça !... murmura-t-il en se frottant les yeux.

— C'est vrai, continua-t-elle d'un accent plus assuré ; tu ne peux pas me reconnaître.

Et, d'un geste prompt, elle releva son voile, tandis qu'il la fixait d'un air à la fois troublé, défiant, incrédule... Eh bien ! non... non, il ne la reconnaissait pas, mais il avait compris !

— Ah ! bien, en voilà, par exemple...fit-il, les bras tombants, en voilà une bonne...

.....

Maintenant ils se regardaient face à face, dans le grand silence du soir où montaient des mugissements graves, tantôt proches, tantôt lointains ; et, bien qu'elle le dépassait de toute la tête, il la dominait, incontestablement.

Ce ne fut pourtant pas lui qui parla le premier.

— Je suis malade, commença-t-elle ; on m'ordonne un séjour sur une plage normande ; pour diverses raisons, j'ai choisi Quinéville. J'y vais agrandir et réparer une villa où je passerai, désormais, toutes mes villégiatures. M'en voudras-tu d'avoir profité du voisinage pour tenter de renouer avec ma famille et mon pays natal ?

Elle s'était complètement ressaisie ; son langage facile, sa manière de présenter les faits semblaient dénoter un esprit méthodique, habitué aux calculs et aux déductions. Maître Bienaimé ne répondit pas tout de suite ; il serrait ses lèvres et ses narines dilatées humaient fortement l'air.

— Je viens des Landelles, où Auguste m'a fait bon accueil poursuivit la voyageuse ; je regrette de t'avoir dérangé à une heure aussi tardive, mais j'arrive à pied de la gare : on m'avait trompé en m'assurant que le tramway correspondait avec tous les trains... Maintenant, acheva-t-elle, du même ton réfléchi et contenu, s'il t'en coûte trop de me rouvrir la porte de cette maison où j'ai, cependant, conservé un droit moral si tu préfères me laisser repartir, seule et souffrante, à la recherche d'un abri... dis-le, BienAimé : je ne suis pas de celles qui s'imposent...

— Permits, Amélie, permits, interrompit-il, pesant ses mots, en fin Normand ; je n'ai jamais dit que je refuserais de te recevoir !

Ils marchaient côte à côte le long du mur des étables, dans une pénombre où le voile de gaze faisait flotter comme une lueur ; rien n'était moins sentimental que le revoir de cette sœur et de ce frère, après plus de vingt ans de séparation absolue ! Maître Bienaimé était très positif ; Mme Lagarde ne l'était guère moins. D'ailleurs, la singularité des circonstances

commandait, de part et d'autre, une réserve prudente ; et, sous la raideur quelque peu gourmée du paysan, de même que sous la correction étudiée de la dame, on n'eût pu deviner ce qui se passait dans les cœurs.

— Les torts ne sont pas de mon côté, continua Brissot ; ce n'est pas de ma faute si tu es restée dix-huit ans sans nous écrire.

— Pourquoi aurais-je écrit ? Ne savais-je pas bien que vous me considérez comme une coupable, bonne à mettre à l'écart ? Avoue-le, Bienaimé : si tu ne me traites pas aujourd'hui en intruse, c'est que le temps adoucit toutes les rancunes en ébranlant tous les préjugés...

— Ah ! permets, permets... Il n'y a pas de préjugés là-dedans, et mes idées sont toujours les mêmes ! Je te reçois parce que je connais mon devoir, mais ce n'est pas une raison pour que j'approuve ce que tu as fait !

— Peut-être me comprendras-tu mieux plus tard, reprit Amélie ; en tous cas, si nous voulons enterrer notre querelle, il faut commencer par ne pas la réveiller. Encore un mot là-dessus, cependant : seule, la naissance de ma fille m'a empêchée de me rendre au lit de mort de mon père. Je ne devrais pas le redire, après l'avoir dit une fois.

Tout à coup, sa voix fléchit ; elle s'épongea le front avec un mouchoir encadré d'une dentelle.

— Brisons, puisque tu le veux, interrompit Maître Bienaimé, et entre vite, Amélie : tu ne peux plus te tenir debout.

Elle le suivit, embrassant d'un regard énigmatique le sol bossué, le fumier entassé contre l'écurie, la maison aux ouvertures irrégulières, les toits d'ardoise où traînait encore un reflet pâle, les toits de chaume obscurs et veloutés, tout cet ensemble demeuré stationnaire pendant vingt-ans, et que nul effort n'avait pu chasser de sa mémoire, pourtant envahie par les images de l'existence la plus mouvementée.

Au moment de franchir le seuil, elle retint son frère par le bras.

— Nous avons suivi des voies bien différentes, murmura-t-elle, nous avons connu, chacun, les bons et les mauvais jours. Mais, Dieu merci, nous voilà désormais, toi et moi, libres de toute inquiétude au sujet de l'avenir !

Le fermier tressaillit imperceptiblement... Qu'Amélie fût à l'abri des soucis matériels, que sa situation fût large et assurée, il l'avait entendu dire et il le croyait sans peine à présent. Elle était très bien mise : sous son manteau de voyage, elle portait des jupes qui bruissaient fort et devaient coûter cher ; elle avait acheté une villa ; elle parlait de séjours annuels sur une plage fréquentée... Maître Bienaimé professait, en général, une certaine considération pour les personnes qui ont réussi dans le monde, et cela atténuait quelque peu ses griefs.

D'ailleurs, les faits avaient été sensiblement dramatisés par la langue de Nanette : s'il s'était produit, entre Amélie et les siens, des chocs, des scènes pénibles, il n'y avait eu ni rupture éclatante ni reniement tragique !

— Elle est ma sœur, après tout, songeait Brissot, et je n'ai jamais eu personnellement à me plaindre d'elle.

Néanmoins, il éprouvait encore du malaise devant cette revenante ; sans pouvoir s'en défendre, il cherchait les vrais motifs d'une telle démarche : étaient-ce donc seulement la nostalgie de la maison natale, le besoin de se reprendre aux affections du passé ? Et de l'histoire d'Amélie, que savait-il, au juste ? A peine avait-il appris, par voie indirecte, la seconde maternité de la jeune femme, son veuvage, son second mariage, et la mort de son second mari !

Toutes ces réflexions tourbillonnaient pêle-mêle dans le cerveau du fermier ; mais il posa seulement une question, au hasard :

— Ton mari, M. Lagarde... qu'est-ce qu'il faisait donc ? Les uns m'ont dit qu'il était pharmacien, les autres qu'il était chimiste !

Elle sourit légèrement.

— Il était industriel et dirigeait une teinturerie ; il travaillait beaucoup ; il avait même inventé des procédés nouveaux qui lui ont rapporté des bénéfices considérables.

Maître Bienaimé faillit saluer.

— Entre, Amélie, prononça-t-il gravement. Il est un fait certain : c'est que tu n'as jamais déshonoré ta famille.

Il s'écarta pour la laisser passer ; elle entra, balayant de ses jupes soyeuses le ciment de la cuisine. La grande pièce était propre et bien rangée dans l'ombre ; la petite servante, ayant mis tout en ordre, venait de regagner le réduit où elle gîtait, sous l'escalier. Amélie frôla l'étalage des faïences alignant, sur le vaisselier, un triple rang de disques pâles ; son pied heurta faiblement une cruche qui rendit un son clair. Qu'éprouvait-elle en se replongeant dans cette atmosphère un peu âcre, enfumée, qui lui ramenait, en vagues tumultueuses, toutes les visions de son enfance ?

Maître Bienaimé, en tâtonnant, inspectait le manteau de la cheminée pour essayer d'y découvrir des allumettes et un tronçon de bougie, tandis que Mme Lagarde, sans hésitation, se dirigeait vers la "salle". Ayant ouvert la porte, elle s'arrêta un moment devant l'espace ténébreux où son apparition subite venait d'immobiliser trois silhouettes.

Une voix métallique retentit derrière la visiteuse :

— Enfants, c'est votre tante Amélie, votre tante de Paris.

— De Paris !

Qui donc l'avait poussé, ce cri vibrant, explosion d'une violente surprise et d'une joie presque délirante ? Le jeune groupe s'était ébranlé, Mathilde en tête. La fille aînée de Brissot, jamais déconcertée, offrait successivement ses deux joues fraîches et fermes aux lèvres de cette inconnue, en disant :

— Bonsoir, ma tante ; vous allez bien ? C'est une bonne idée que vous avez eue de venir nous voir !

— Merci, ma chère Mathilde. . . car tu es Mathilde, n'est-ce pas ? fit Mme Lagarde, embrassant une troisième fois, à la

mode du pays, cette grande nièce, "un beau brin de fille", si l'on en croyait la photographie montrée par l'oncle curé. Malheureusement, Amélie ne pouvait encore juger de la ressemblance, car Maître Bienaimé s'épuisait en vains efforts pour allumer sa bougie, et rejetait avec dépit, les unes après les autres, ses allumettes qui ne valaient rien.

— Oui, c'est moi Mathilde, répondit la jeune fille, et voilà Eugène... et puis Léa.

Sans que l'on pût s'en apercevoir, elle avait gardé la main de son frère ; elle le poussa en avant, lui soufflant très bas à l'oreille :

— Dis : bonsoir, ma tante.

— Bonsoir, ma tante, répéta le pauvre Eugène, se soumettant machinalement au rite traditionnel de la triple embrassade.

Mais déjà une petite main effleurait le bras de Mme Lagarde, une petite tête parfumée s'insinuait prestement entre la voyageuse et son neveu.

— Ma tante, disait Léa, je suis enchantée, ravie de faire votre connaissance, je le désirais depuis longtemps ; laissez-moi espérer que vous ne vous déplairez pas trop au milieu de nous !

Elle s'arrêta court, légèrement confuse d'avoir osé débiter ainsi, d'une haleine, la belle phrase qu'elle avait préparée pendant la présentation de ses aînés.

— Mais comment donc, ma mignonne ! protesta Mme Lagarde, mettant un baiser sur le front dont les cheveux légers la caressaient au vol. Me déplaie ici quand on m'accueille avec tant d'amabilité !

— Asseyez-vous, ma tante, pria Mathilde, avançant le fauteuil de paille.

— Otez d'abord votre chapeau, votre manteau, donnez-moi votre sac, fit Léa, caquetant très haut, de sa jolie voix cristalline, pendant que le fermier grondait :

— C'est *un fait exprès* ! Toute la boîte y passera ! Elles ont pris de l'humidité, pour sûr.

Mathilde, très mesurée, Léa, très agitée, s'empressaient autour de l'arrivante ; tandis qu'on lui dénouait son voile elle sentit sur son cou un souffle tiède ; on lui parlait de tout près, et si bas qu'elle dut faire effort pour saisir les mots :

— Ma tante, Eugène a eu l'esprit frappé à la mort de maman... Je vous avertis, à cause de papa, vous comprenez ?

Amélie tressaillit ; cela, elle le savait par le curé des Landelles, et elle n'aurait eu garde de commettre un impair. Qui donc avait songé à la prévenir de cette façon ingénieuse ? La petite Léa, sans doute : Mathilde ne paraissait point assez avisée pour avoir de ces inspirations.

Enfin la lumière rebelle s'était décidée à jaillir ; Maître Bienaimé plantait sa bougie sur un chandelier de cuivre, au milieu de la table, et il y eut un instant de silence pendant lequel on s'observa mutuellement.

Le fermier, s'étant assis en face de sa sœur, retrouvait peu à peu, sur ces grands traits, quelque chose de l'expression connue, un vestige du charme passé... Mme Lagarde, brune aux yeux clairs, avait dû posséder un type assez remarquable ; mais maintenant ce contraste, cette singularité ne servaient guère qu'à souligner l'altération du visage où la main de la maladie s'était si lourdement appuyée, meurtrissant les orbites, creusant les joues au-dessous des pommettes, faisant fortement saillir le menton décharné.

Ce fut pour cela, sans doute, que Mathilde, en examinant sa tante, se sentit saisie d'une gêne et détourna son regard de ces prunelles perçantes qui savaient pourtant, à l'occasion, s'adoucir et s'animer. De l'autre côté d'Eugène, corps sans âme, absent dans la présence, Léa souriait à sa tante et la dévorait des yeux !

Ce qu'elle voyait surtout, c'était l'échafaudage savant de la coiffure, le corsage de soie mate si bien assorti à la jupe de drap fin, la taille allongée selon les principes exposés et il-

lustrés dans les journaux de modes, le sautoir orné de perles, la boucle artistique de la ceinture, toute cette élégance discrète et harmonieuse que Léa ne définissait pas, mais qui la frappait comme une révélation.

— Mes compliments, Bienaimé, dit Amélie en désignant Mathilde ; tu as là une grande fille qui est un modèle de santé, et même, j'en suis sûre, une ménagère accomplie.

— Oui, oui, répondit-il, secrètement glorieux, elle est active et tout à fait "entendue". L'éducation de ces enfants-là m'a coûté assez cher pour que j'aie, par eux, un peu de satisfaction.

Et très vite, craignant qu'on n'effleurât sa plaie toujours saignante :

— Tu as deux enfants, toi ?

Amélie sourit.

— J'en ai trois... J'ai d'abord mon beau-fils, Roger, le fils de M. Daubreuil qui était veuf, comme tu te le rappelles.

— Ah ! oui, oui... Et quel âge a-t-il, ce garçon-là ?

— Vingt-quatre ans.

— Et qu'est-ce qu'il fait ?

— Il travaille dans les bureaux des chemins de fer du Nord, répondit-elle brièvement.

Maître Bienaimé, ayant tiré la queue-de-rat de sa tabatière, aspira une large prise et continua son interrogatoire :

— Et ta fille ?

— Marguerite a dix-huit ans, l'âge de sa petite cousine Léa.

— Qu'est-ce qu'elle fait ?

Cette fois, Mme Lagarde réprima son sourire :

— Elle attend chez moi l'inconnu qui pourra lui offrir d'assez sérieuses garanties de bonheur ; elle a le droit d'être un peu difficile : son éducation, la dot que je lui réserve lui permettent de choisir.

— Très bien, très bien... Dis donc, Léa, si tu aidais ta sœur ? intercala le fermier en se tournant vers sa fille cadette

qui restait debout au milieu de la salle, les bras ballants, l'oreille avide et les yeux luisants comme des escarboucles.

— Oh ! mais, de grâce, fit Amélie, s'apercevant que Mathilde disposait un couvert sur la table déjà revêtue d'une nappe éblouissante. Je ne prendrai absolument rien...

— Mathilde, interrompit le fermier sans l'écouter, allume le fourneau pour le bouillon... Léa, le poulet froid... dans le garde-manger... et des oeufs pour une omelette. Moi, je vais chercher du cidre en bouteille...

Et Maître Bienaimé poursuivait complaisamment l'énumération de ses ressources.

— Je t'en prie... sérieusement, protesta Mme Lagarde en le retenant du geste ; mon régime est très sévère. J'accepterai seulement une tasse de lait, si tu le veux bien.

On eut beau insister, supplier, rien n'y fit ; Mathilde apporta un bol de lait sur une assiette dont le fond, naïvement décoré en grisaille, représentait une fable de La Fontaine. Puis le fermier, voyant que sa sœur tombait de fatigue, éprouvant lui-même le besoin de coordonner ses idées, se leva en disant :

— On causera demain ; il faut te coucher. Une bonne nuit je te souhaite, Amélie ; mes filles vont te conduire à " la chambre."

Sur ce, les embrassades recommencèrent, et Maître Bienaimé, qui ne s'était pas encore exécuté, dut, cette fois, se prêter à la cérémonie.

Deux minutes plus tard, Mme Lagarde, escortée de ses nièces, entra dans la pièce qu'on nommait " la chambre " et qui seule, en effet, dans toute la Closerie, méritait cette appellation. Presque toujours inhabitée, mais soigneusement entretenue, elle avait un air antique et solennel. Les habitants de la ferme ne s'aventuraient qu'avec respect et précaution sur ce parquet ciré, entre ces murs tapissés où s'appuyaient la commode à dessus de marbre, la table de toilette surmontée d'un miroir ovale, le lit à rideaux de jute, la che-

minée garnie d'une pendule à colonnes et deux flambeaux de verre ; ils ne contemplaient qu'avec orgueil le guéridon central où trônait, sous son globe, la couronne de mariée.

Pendant que Mathilde faisait le lit, avec cette hâte paisible qui la caractérisait, Léa, sous prétexte de ranger ce qui était parfaitement en ordre, papillonnait de-ci de-là, ne pouvant tenir en place. Cette tante de Paris, cette belle dame, quelle surprise, quel rêve ! quel roman, surgissant tout à coup, en chair et en os, au milieu d'une réalité plate et banale ! Ah ! elle en avait la tête à l'envers !

Amélie venait d'ouvrir son nécessaire de voyage ; Léa tout en s'émerveillant de cette multiplicité d'accessoires dont elle ignorait l'usage et qu'elle admirait du coin de l'œil, criblait de questions la visiteuse :

— Prenez-vous une veilleuse, ma tante ? N'aurez-vous pas faim cette nuit ? Le couvre-pieds vous gêne-t-il ? A quelle heure voulez-vous qu'on vous réveille demain ? Croyez-vous que vous allez dormir ?

— Certes oui, chère mignonne, dit Mme Lagarde, je vais dormir dans notre vieille Closerie. Où dormirait-on, sinon-là... en ce bain de tranquillité, de silence...

— Ma tante, reprit Léa rougissante, j'ai peur qu'il ne vous manque bien des choses chez nous... Ce n'est pas comme à la ville ; mais alors, il faudrait me dire ; on trouverait moyen, vous savez...

... En bas, dans la cuisine, Maître Bienaimé se disposait à se mettre au lit ; il avait déjà retiré sa montre, et commençait à déboutonner le gilet à manches dont il était habituellement vêtu dans la maison ; ses mouvements nerveux dénotaient une préoccupation aisément explicable : a-t-on quelque chance de résoudre un problème quand on ne possède pas la dixième partie de la donnée ?

Marie Le Mière.

(*A suivre.*)

M. E. Lavergne

Agent général de Publicité pour
" La Revue Franco-Américaine "

S'adresser à lui pour tout ce qui
concerne la Publicité de la REVUE,
tarifs, contrats, etc

ADRESSE :

E. LAVERGNE,

16, Saint-Jacques,

(Chambre 2)

Tél. M. 6693

MONTREAL

LE COURRIER DE LA PRESSE

Bureau de Coupures de Journaux

FRANCAIS ET ETRANGERS :-: FONDE EN 1889

21 Boulevard Montmartre, PARIS 2e

GALLOIS & DEMOGEOT

Adresse Télégr.: COUPURES PARIS — TELEPHONE 101.50

LE COURRIER DE LA PRESSE

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'informations pratiques pour Industriels et Commerçants

TARIF : 0 fr. 30 par Coupure.

Tarif réduit, PAIEMENT D'AVANCE, sans période de temps limité.	{	Par 100 Coupures,	25 francs
		" 250 "	55 "
		" 500 "	105 "
		" 1000 "	200 "

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an.

Excursions vers l'Ouest Canadien

La Compagnie de chemin de fer du Grand Tronc annonce que les mardis, 11 et 25 juillet, 8 et 22 août, 5 et 19 septembre, 1911, des excursions dites "Homeseekers' Excursions" partiront de toutes ses gares dans Ontario et Québec pour l'Ouest Canadien, par voie de Chicago et Duluth ou par voie de Chicago, St Paul et Minneapolis, à des prix réduits pour l'aller et le retour.

La ligne à double voie bien connue que le Grand Tronc possède entre l'Est et Chicago, offre un attrait particulier au voyageur, et, grâce au service de convois supérieur offert par cette ligne, service qui comprend le fameux "International Limité" qui part tous les jours de Montréal, à 9 h. du matin, et qui est un des plus beaux et des plus rapides du Canada, beaucoup de voyageurs seront attirés de ce côté. Le voyage par Chicago est des plus intéressants; il promène les voyageurs à travers les principales villes et campagnes du Canada et des Etats du Michigan et de l'Indiana. A part cela on donne le choix entre sept lignes diverses entre Chicago et St. Paul et Minneapolis.

Vu le grand nombre de Canadiens qui habitent Chicago, St-Paul, Minneapolis, Duluth et les autres villes disséminées le long de la route, il n'est pas douteux que le Grand Tronc trouvera nombre de clients qui voudront profiter de l'avantage qui leur est offert de visiter en route leurs amis.

Les citoyens Canadiens sont exempts de la prétendue "Inspection D'Immigration" et ils ne sont retenus nulle part.

Le bagage est transporté à travers les Etat-Unis, sous scellés, sans que les voyageurs aient à s'en inquiéter.

Un autre avantage qui sera apprécié par le chercheur de foyer c'est le confort qu'on lui assure en le transférant, comme à Chicago, St Paul et Duluth, dans des chars fraîchement ventilés et propres, ce qui lui évite le désagrément et la fatigue de voyager de trop longues distances dans les mêmes voitures.

A part les routes que nous venons de mentionner, on vendra aussi des billets par voie de Sarnia, et pour les splendides bateaux de la Compagnie de Navigation du Nord qui font la traversée des lacs Huron et Supérieur.

Pour plus de détails s'adresser à n'importe quel agent de la Compagnie du GRAND TRONC, ou écrire à Mons. J. QUINLAN, agent de district pour les voyageurs, gare Bonaventure, Montréal, ou à Mons. A. E. DUFF, agent de district pour les voyageurs, gare Union, Toronto.

Le premier convoi du Grand Tronc Pacifique entre Prince Rupert et l'Est jusqu'à Vanarsdol, 100 milles, a été mis en opération le 14 juin. Le convoi part de Prince Rupert à 1 h. de l'après-midi deux fois par semaine, le mercredi et le jeudi, à l'arrivée des bateaux du Grand Tronc Pacifique. Retour le lendemain.

AVIS

Quand vous vous abonnez à la REVUE FRANCO-AMERICAINE, veuillez toujours payer d'avance votre abonnement par mandat-poste, mandat-express ou chèque payable **au pair** à Montréal, de façon à ce qu'il soit renouvelable le 1er mai.

Tous les abonnements doivent se compter du 1er mai au 30 avril de chaque année. **Invariablement payable d'avance.**

PRIX DES SERIES

1ère année, 1908-1909 - - - - -	\$6.00
2ème " 1909-1910 - - - - -	6.00
3ème " 1910-1911 (incl) - - - - -	6.00

Bulletin d'abonnement d'un an.

Au journal LA REVUE FRANCO-AMERICAINE

2487, Case Postale, Montréal, Canada.

Je prie l'administrateur de LA REVUE FRANCO-AMERICAINE de m'abonner pour.....mois, à dater du.....19....., pour la somme de.....que je vous envoie en.....payable au pair, à Montréal

LA REVUE devra être envoyée à l'adresse suivante :

Monsieur.....

Signature.

à.....

Prix d'abonnements

ABONNEMENT INVARIABLEMENT PAYABLE D'AVANCE

	UN AN
Canada.....	\$1.50
Etats-Unis.....	2.00
France et Belgique.....	10 frs.

Nos abonnés de l'extérieur qui nous envoient le montant de leur abonnement, sont priés de le faire par mandat-poste, mandat-express ou chèque payable **au pair** à Montréal. Nous perdons au moins 15 cents sur les chèques de succursales de banques et nos abonnés comprendront pourquoi nous préférons les chèques **au pair**.

LE PACIFIQUE CANADIEN LA ROUTE POPULAIRE

ENTRE

Montréal et Québec,
Montréal et Ottawa,
Montréal, Joliette et St-Gabriel.
Montréal, Ste-Agathe, Nominigue
et les Les Laurentides,
Montréal et les Chutes Shawini-
gan,
Montréal et Ste-Anne de Beau-
pré,
Montréal et le Cap de la Magde-
leine,
Montréal, Bala et le Muskoka,

Montréal, St-Jean, N.-B., et les
Provinces Maritimes,
Montréal, Manchester, Nashua,
Lowell, Boston et la Nouvelle-
Angleterre,
Montréal, Toronto, Détroit et Chi-
cago,
Montréal, Sault Ste-Marie, St-
Paul, Duluth, Minneapolis,
Montréal, Fort William, Winnipeg,
Vancouver, le Kootenay et la
Côte du Pacifique.

LES PAQUEBOTS

"EMPRESS"

sont les plus modernes et les plus rapides faisant le service entre
les ports Canadiens et Liverpool.

W. G. ANNABLE,

Agent Général du Trafic-Voyageur
pour les Paquebots.

MONTREAL.

EMILE J. HEBERT.

Agent Général Dépt. des Voyageurs
pour le Chemin de Fer.

MONTREAL.

Les récoltes de l'Ouest Canadien

Le rendement cette année promet d'être des plus abondants, on compte déjà sur au moins 200 millions de minots, ce sera la moisson la plus riche dans l'histoire du pays, et tout semble devoir corroborer cette heureuse prophétie.

En effet la superficie sous culture cette année est de beaucoup plus étendue que par les années passées. D'autre part, la température a été tout-à-fait idéale. Il faudra une armée de 35 à 40,000 hommes pour en faire la moisson; déjà l'Ouest Canadien jette les yeux vers l'Est pour l'aide qu'il lui faudra. La province de la Saskatchewan seule, on nous annonce officiellement, aura besoin de 20,000 moissonneurs. Les provinces d'Alberta et Manitoba en requerront autant.

Les chemins de fer sans doute organiseront comme par les années passées des excursions de moissonneurs dès le commencement d'août, et comme les gages devront nécessairement être élevés, grand nombre de jeunes gens sans doute en profiteront pour visiter ce merveilleux pays de l'avenir tout en faisant un voyage à la fois instructif et rémunérateur.

CARTES PROFESSIONNELLES

EUGENE L. JALBERT

AVOCAT ET NOTAIRE

36 Commercial Building

WOONSOCKET, R. I.

ADELARD ARCHAMBAULT

AVOCAT ET NOTAIRE

Aussi commissaire pour la législation
des actes pour le Canada.

18 LONGLEY Building

WOONSOCKET, R. I.

LAURENT MOISAN

MANUFACTURIER DE

MARBRE ARTIFICIEL

946-950 Rue St-Valier, Québec.

Manteaux de Cheminées, Comptoirs,
Colonnes, Colonnnettes, Chemins de
Croix haut relief, Tables de Commu-
nion, Piédestaux, Monuments pour
Cimetière, Tablettes Commémoratives,
Autels complets d'après plans.

Les Dessins, Modèles, Modelage et
Sculpture sur Bois et Coulage en Plâtre
recevront une attention toute spéciale.

EXECUTION PROMPTE A DES PRIX TRÈS BAS

Une visite est respectueusement solli-
cité.
TEL. 3251

Bell, Est 2390

Marchands 358

J.O. LABRECQUE & Cie

AGENTS POUR LE

CHARBON

DIAMANT

NOIR . .

141 Rue Wolfe

MONTREAL

Controlons nos Epargnes!

Protégeons nos Familles!

Défendons nos Institutions Nationales!

Trois buts que l'on atteint en s'enrôlant dans

L'UNION ST-JEAN BAPTISTE D'AMERIQUE

La plus sûre, la mieux organisée des sociétés de secours mutuels aux
Etats-Unis.

LISEZ "L'UNION," organe officiel de la Société, le plus vigou-
reux des journaux franco-américains.

ADRESSE: L'Union St-Jean Baptiste d'Amérique, Woonsocket, R. I.

M. ARTHUR LANGEVIN

371 Rue Marquette, Montréal.

AGENT DE LA

REVUE FRANCO-AMERICAINE

POUR MONTREAL ET DISTRICT.

ABONNEZ-VOUS

ET FAITES ABONNER
VOS AMIS A



Encouragez
l'œuvre de

La Revue
Franco-
Américaine

Devenez
un abonné
régulier et vous
serez heureux
ensuite de la
recommander
à vos amis et
connaissances.



La Revue

Franco-Américaine

CETTE publication superbement illustrée paraît le premier de chaque mois et s'occupe spécialement, sans se mêler à la politique, des revendications nationales. Vous la trouverez, en Amérique, dans au-delà de 400 cercles, salons de lecture, clubs, unions, etc., ainsi que dans toute famille aisée, d'origine française.

VOUS n'avez pas le temps ni le moyen de combattre, comme vous le voudriez, pour conserver les droits acquis à notre nationalité, alors, par votre souscription à notre œuvre, vous aurez au moins fait une partie de votre devoir.

LA Revue Franco-Américaine devrait se trouver dans toutes les salles d'attente des hommes de profession, avocats, médecins, notaires, etc., dans tous les presbytères et couvents. Elle devrait être le ralliement, le signe infaillible que vous avez à faire avec un patriote chaque fois que vous la verrez dans une famille d'origine française.

ABONNEZ-VOUS et faites ABONNER vos amis.

La Revue Franco-Américaine

Bureaux: 197, rue Notre-Dame Est, Montréal

Téléphone Main 3496

2437, case postale, Montréal

EN VENTE A LA
REVUE FRANCO - AMÉRICAINÉ

Vieux ouvrages canadiens,
brochures, pamphlets, etc.
Quel ouvrage manque à
votre collection ?

Actuellement en Imprimerie

L'affaire Ponsardin

Mémoire adressé à la Propagande par
le premier curé de langue française de
Biddeford, Maine, dans le procès qu'il
gagna contre son évêque, Mgr Healy de
Portland.

**RETENEZ VOTRE COPIE
DÈS MAINTENANT . . .**

ADRESSE :

LA REVUE FRANCO-AMÉRICAINÉ

CASE POSTALE 2487

MONTREAL.

Une Entreprise nationale!

“La Revue Franco-Américaine” prépare actuellement une

Edition complète et définitive

DE

L'œuvre d'Edmond de Nevers

(6 volumes)

- I. L'avenir du peuple canadien-français.
 - II et III. L'âme américaine.
 - IV. Matthew Arnold.
 - V. L.-B.-Z. Chamard, (Inédit).
 - VI. Conférences et discours, notes de voyage, œuvres posthumes, etc.
-
-

PRÉPAREZ VOS COMMANDES !

La Revue Franco-Américaine
197, Notre-Dame, Est,
MONTREAL.

Tel. 3496 Main.

Case Postale 2487.

Les Communautés Religieuses,
Les Fabriques de Paroisse,
Les Séminaires, les Collèges,
Les Couvents, les Hôpitaux, Etc.,

===== FERONT BIEN DE =====

NOUS CONSULTER

===== S'ILS ONT =====

A NEGOCIER DES EMPRUNTS, A CONSOLIDER DES DETTES,
A AMELIORER LEURS ETABLISSEMENTS, ETC.

NOUS leur démontrerons que nous pouvons leur procurer
l'argent qu'il leur faudra—de \$50,000.00 en montant—
à un taux excessivement bas.

De plus, nous leur démontrerons et nous leur **prouverons**,
par des installations nouvellement construites, que, sur les
dépenses qu'ils sont obligés de faire pour l'entretien de leurs
établissements, actuellement, il est facile, par un moyen de
centralisation générale de chauffage, d'éclairage à l'électricité,
etc., de faire presque assez d'économie pour payer capital et
intérêt de l'argent que nous sommes en mesure de leur procurer.

Il n'en coûte rien pour se renseigner.

Adressez-vous pour renseignements à

Lefebvre & Laflamme

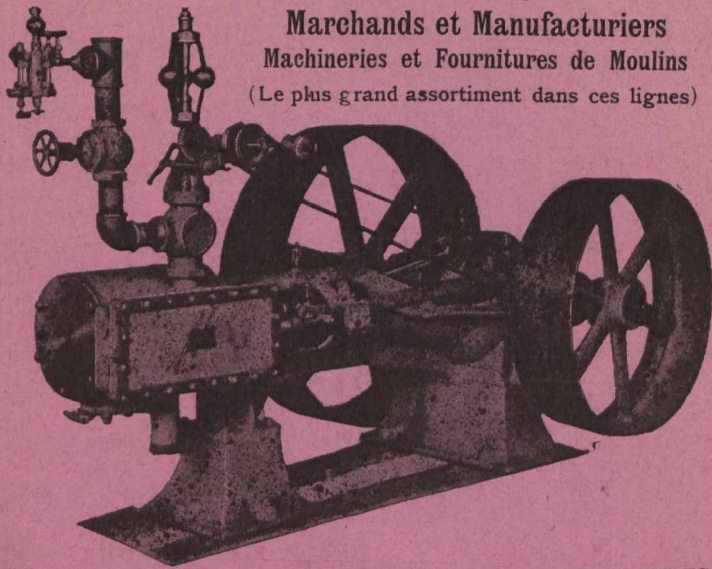
197, Notre-Dame Est, - - MONTREAL

2487, case postale

Téléphone, Main 3496

LA CIE CHS. A. PAQUET, Limitée

Marchands et Manufacturiers
Machineries et Fournitures de Moulins
(Le plus grand assortiment dans ces lignes)



Coin des rues DALHOUSIE et ST-JACQUES - Basse Ville, QUEBEC

Système de Chemin de Fer du Grand Tronc

**Le fameux Chemin de Fer
Canadien à voie double**



La principale artère de communication entre l'Est et l'Ouest

Le système de Chemin de Fer du Grand Tronc atteint, par ses voies propres et ses voies de correspondance, les grands centres du Canada et des Etats-Unis. **A part cela, c'est la grande voie pittoresque du Canada.**

Les villes historiques de Montréal et de Québec, avec leurs nombreux souvenirs du passé tout autant que leur attrait et leur prospérité de l'heure présente, sont toujours intéressantes.

Aménagement parfait.

Wagons à vestibules,

L'excellence du service de ses wagons-restaurants a valu au système du Grand Tronc une réputation qui s'étend à tout le continent.

Ecrivez et demandez une copie de "Trains 3 et 4," une publication décrivant la route entre Chicago, Portland et Québec. On recevra aussi, sur demande, un magnifique pamphlet sur Montréal et Québec.

W. E. DAVIS

Gérant du service des voyageurs
MONTREAL.

G. T. BELL,

Agent général du service des passagers et des billets, MONTREAL.

IMP. HILAUDEAU, MONTREAL.